



CONTES D'AFGHANISTAN

Abdur Rahman Pazhwak



Compiled and edited by Veronique Pazhwak
Republished by Pazhwak Foundation Inc.

Virginia, USA – August 2025



Pazhwak Foundation Inc.
بنیاد پرواک

Traduits, présentés et annotés par
Jacqueline Verdeaux et Omar Sherdil

Table des matières

Introduction	3
Avant-propos	36
Le Devoir	40
ACTE PREMIER	40
ACTE II	52
ACTE III	75
ACTE IV	84
ACTE V	92
La conscience	101
La fille nomade	119
Le prince de Bost	132
Histoire des trois amants	158
Rodâbah et Zâl	191

Introduction

Il n'est pas de notre propos de donner ici une étude historico-socio-politique exhaustive de l'Afghanistan, mais plutôt de présenter au lecteur une vue plus intime et familière des paysages et grands événements qui ont façonné l'imagination créatrice du peuple et de ses poètes¹.

L'Afghanistan, jusqu'à l'établissement de routes maritimes sûres, a possédé, depuis les âges

¹ Pour le lecteur s'intéressant à la géographie et à l'histoire proprement dites, nous proposons un choix d'ouvrages de référence suivant :

Louis Dupree, Afghanistan, Princeton University Press, 1973.

Jean-Charles Blanc, L'Afghanistan et ses populations, Ed. Complexe, 1976.

Montesinos Michel, Afghanistan au carrefour des temps, Paris, Ed. G.P., 1975.

P. King, Afghanistan, cockpit in High Asia, Londres, Ed. Jeffry Bles, 1966.

« Afghanistan », in Les Temps modernes, juillet-août 1980.

les plus reculés, le seul chemin naturel des expéditions entre l'Orient et l'Occident, qu'elles fussent caravanières, commerciales ou exploratrices. Que ce fut de Chine, de Perse ou des Indes, tous les voyageurs devaient emprunter ce que l'on a appelé « la route de la soie » pour faire communiquer ces civilisations entre elles.

En effet, situé au cœur de l'Asie, sur les hauts plateaux, enfoncé comme un coin entre l'U.R.S.S. au nord, le sous-continent Indien au sud et à l'est, l'Iran à l'ouest, la Chine au nord-est, ce pays-tampon a subi depuis toujours les invasions les plus diverses des conquérants qui voulaient s'approprier cette contrée de haut intérêt stratégique. Ces invasions, si elles n'ont pas pu faire disparaître de la carte du monde l'antique Ariana, lui ont néanmoins fait subir des amputations territoriales importantes au cours des siècles.

Quand on parle de l'Afghanistan antique, ce pays comprenait tous les territoires et les peuples qui avaient connu les mêmes destinées au cours des faits historiques et des courants politique et culturels. On peut donc limiter ce territoire géographique à l'Afghanistan actuel, les hauts plateaux de l'Iran Oriental à l'ouest, et jusqu'au Gange à l'est. Au nord, le pays s'étendait jusqu'aux steppes de l'Asie centrale y compris Bokhara et Samarkan ; au sud, la frontière allait jusqu'au Golfe persique. C'est au nord de ce territoire immense, à Bakhtar (Bactres), que naquit et vécut vers le VII^e siècle av. J.-C., Zoroastre, le fondateur d'une des religions monothéistes.

Par la suite, les grandes invasions de ces territoires par les empereurs persans, puis Alexandre le Grand, du V^e au III^e siècle av. J.-C., allaient susciter la naissance de nombreux contes et récits héroïques, au moment où le peuple défendait sa patrie.

Le premier siècle de notre ère vit l'introduction du bouddhisme pendant le règne du roi Ashoka et son développement, de plus en plus florissant, jusqu'à son acmé vers le VII^e siècle. Cette rencontre d'hellénisme et du bouddhisme devait créer un art surprenant et unique : l'art gréco-bouddhique.

C'est à ce moment que la religion musulmane fit son apparition et les grandes dynasties ghaznavides, ghorides, puis timourides, entre le X^e et le XVI^e siècle, amenèrent un degré de civilisation d'une extrême richesse culturelle.

« La vérité est dans la géographie. »

Cette petite phrase induit immédiatement l'impact de celle-ci non seulement sur les structures sociopolitiques mais sur l'homme façonné par le paysage, sur l'art qu'elle modèle, sur les rêves et les rêveries qu'elle suscite, sur l'imagination poétique qu'elle exalte et la créativité qu'elle libère.

Ce pays afghan, dès le premier regard jeté, fascine par ses beautés grandioses, généreusement offertes, par une nature dont les fastes ne peuvent être décrits qu'en termes d'admiration.

Nous évoquerons les steppes du Nord dont l'immensité change ses diaprures à chaque saison, les vastes étendues d'émeraude frissonnant au printemps au moindre souffle, comme une mer creusée de courtes vagues qui en modifient, à chaque instant, les couleurs ; ou, l'été, l'or du sable se confond à celui de l'herbe sèche, avant que les flamboiements de l'automne ne s'éteignent sous le tapis immaculé de la neige où le moindre arbuste prend valeur d'ornement. Là s'emballe l'imagination sans frein, comme un de ces coursiers fameux et puissants, frémissant au jeu du *bozkashi*. Dans un contraste saisissant, de très hautes montagnes, culminant parfois à plus de 7 000 mètres, partagent le reste du pays en vallées profondes ou s'éparpillent les torrents

entre les petits champs bordés de pierres sèches et près desquels, parfois, s'effilochent dans le vent les banderoles qui rappellent à la prière le souvenir d'un saint homme.

Celui qui travaille son champ peut contempler à toute heure du jour et de la nuit les glaciers suspendus et scintillant sous le soleil ou le firmament. Il voit passer les longues et lentes caravanes de chameaux chargés de tentes et de tapis qui regagnent avant l'hiver leurs vallées silencieuses. Elles passeront dans la région des grands lacs corsetés de hautes falaises, prunelles vertes ou bleues enchâssées dans les rochers d'ocre rose aux veines délicatement carminées et surplombant, de leurs masses aux formes sculptées en œuvre d'art par le caprice des érosions millénaires, le mince fil de la piste ou piétinent les hommes derrière les chameaux. Au contact de cette nature sauvage et dure mais toujours suprêmement belle, le corps de l'homme s'aguerrit et son esprit s'affine. Là se créent les

légendes, là, les prières montent sans obstacle vers le Créateur.

Plus haut encore, au nord-ouest, vers la frontière de Chine les hauts plateaux du Pamir, à plus de 5 000 mètres d'altitude, sont habités de tribus pastorales et guerrières à la fois, vivant sous la neige huit mois de l'année, là où les enfants meurent s'ils naissent en hiver, où les guerriers chevauchent les yacks et les chameaux à deux bosses, ces fameux chameaux de Bactriane qui ont permis à l'homme de survivre dans ces régions désertiques et glacées et d'y construire leurs yourtes rondes où le chatoiement des tapis, des broderies et les robes des femmes montrent le raffinement de leur goût et leur imagination dans les dessins et les couleurs des laines teintées aux herbes volées à une nature avare de végétation si elle est large dans les féeries minérales de ses pierres et de ses glaces.

De même que la nature présente une extrême variété de configurations et de paysages, les populations qui les habitent et les mettent en valeur montrent une diversité très grande de groupes ethniques parlant différentes langues et possédant leurs caractéristiques culturelles et linguistiques propres. Elles sont naturellement liées à la position médiane du pays par rapport aux grandes migrations des peuples de l'Asie centrale qui, par la suite, confondirent leurs courants sur le territoire afghan en suivant les cols, les passes, les gués et toutes les routes naturelles qui y conduisent inévitablement.

Les principaux groupes ethniques qui constituent la population afghane sont les Pashtouns, les Tadjiks, les Hazaras, les Turkmènes, les Uzbeks, les Baloutches, les Kirghizes et les Nouristanis.

Les Pashtouns - ou *Pathans* – parlant la langue pashtô, constituent l'ethnie la plus

représentée par le nombre. Ses membres, essentiellement des montagnards, vivent en général au sud et au centre du pays mais de petits groupes pashtouns peuvent être trouvés disséminés un peu partout en Afghanistan. Leur organisation sociale est demeurée tribale, c'est-à-dire régies par des considérations d'origine, de liens de parenté et structurée en assemblées locales, formées des notables et des hommes d'expérience et de respectabilité. Les Pashtouns, race de montagnards, sont particulièrement grands et vigoureux, bruns aux larges yeux sombres, à la fois très hospitaliers et très farouches.

Le second groupe ethnique en importance est constitué par les Tadjiks qui parlent la langue dari (langue persane archaïque) ; ils ont donné à l'Afghanistan tout ce qu'il y a de plus raffiné dans le domaine de l'art et de la littérature et ils représentent une élite intellectuelle véritable. Les Tadjiks n'ont aucune organisation tribale et ils

constituent la majeure partie des habitants de la capitale et des autres grandes villes.

Les Hazaras constituent le troisième grand groupe de l'Afghanistan et leur habitat est une zone montagneuse qui s'étend à l'ouest de Kaboul, le Hazaradjat. Cette zone comprend une superficie d'environ 150 000 kilomètres carrés, avec une altitude moyenne de 3 000 mètres. Le vocabulaire hazara, à côté de la langue dari, comprend aussi des mots turcs et mongols. Les Hazaras sont connus pour leur vivacité d'esprit leur endurance, leur infatigabilité au travail. Leur type physique se rapproche des Asiates aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, et à la peau jaune ; leur caractère est gai et ouvert.

Les Turkmènes, les Uzbeks, les Baloutches, les Kirghizes et les Nouristanis sont des ethnies plus restreintes quant au nombre mais qui ont su garder très vivantes leurs traditions.

Ajoutons à cela l'importance de la religion musulmane qui confère à toute la population afghane non seulement un certain caractère d'unité, mais aussi une culture et un style de vie communs.

Les contes populaires afghans qui sont issus de ces paysages, de ces hommes et de leur passé et dont quelques-uns sont ici présentés, possèdent des caractères spécifiques bien à eux. Comme toute légende comportant une parcelle de vérité, ces contes reposent aussi sur l'histoire et les grandes heures qui firent la gloire et la douleur du peuple afghan.

Durant les longues nuits d'hiver, grands-pères et aïeules racontent, avec quel amour et quelle pudeur aussi, à leurs petits-enfants attentifs et émerveillés, les hauts faits de ceux dont les valeureuses figures jalonnent et dominent l'histoire de l'Afghanistan depuis l'Ariana antique.

Bien avant l'école, ces contes que l'on répète au cours des veillées où grands et petits se regroupent dans la maison familiale, représentent le savoir, l'esprit, la sagesse des générations passées qui sont transmis aux jeunes enfants, comme un flambeau qui passe de main en main ou un message de cœur à cœur. Ne dit-on pas, d'ailleurs, « qu'une parole qui sort du cœur se pose sur le cœur » ?

Dans les vallées reculées ou parmi les nomades circulant sur les pistes, ces contes seront souvent la seule école où les enfants recevront une éducation de l'honneur dans la foi de leurs pères et commenceront à connaître l'histoire de leur pays.

En effet, dans ces steppes de l'Asie centrale aussi bien que dans les vallées de haute montagne et depuis des millénaires, la religion a joué un rôle primordial dans la littérature et la culture en général.

Zoroastre enseignait déjà de prier Dieu l'Unique par son livre Awesta, écrit sous forme de contes.

Arrivé au premier siècle de notre ère, après la conversion du roi Ashoka par des moines itinérants, le bouddhisme allait contribuer lui aussi à l'enrichissement culturel et spirituel de ce pays. N'en trouve-t-on pas les vestiges monumentaux sous la forme des gigantesques bouddhas et des milliers de grottes ornées de fresques qui, dans la vallée de Bamyân² nous racontent la vie et les enseignements de Bouddha ? Comme chacun le sait, le bouddhisme ne fait pas de distinction entre légende et histoire. Les objets d'art datant de cette époque ne

² Dans cette ville, située au centre de l'actuel Afghanistan, on trouve deux statues de Bouddha sculptées dans une falaise, mesurant respectivement 38 et 52 mètres de hauteur ainsi que deux mille grottes creusées au cours des trois premiers siècles de notre ère, dans le roc des montagnes entourant la ville.

représentèrent en effet à l'origine que des légendes sur la vie de Bouddha.

L'Islam, enfin, accepté par le peuple à la fin du VII^e siècle apr. J.-C., allait encore profondément influencer la littérature et la culture en général. L'âge d'or de celles-ci, nous l'avons signalé, se situe entre le X^e et XVI^e siècle, avec les dynasties des Ghaznavides ainsi que celles des Ghorides, sans oublier enfin les Timourides qui avaient fait d'Herat³ leur capitale, le véritable cœur et le joyau de la littérature et de l'art de toute l'Asie centrale, y compris les Indes. La plupart des grands poètes et artistes de cette époque ont été marqués par l'influence religieuse de l'Islam.

Celui-ci, en effet, s'implanta peu à peu dans le pays au moment où il était encore sous

³ Ville située au nord-ouest de l'Afghanistan, célèbre par les somptueux monuments islamiques érigés au XV^e siècle.

l'influence - mais déclinante - du bouddhisme car les populations de ce temps étaient alors divisées aussi en zoroastriens, hindouistes, brahmanistes ou shivaïstes, en adorateurs d'Astarté, la lune, voire même en chrétiens nestoriens, tandis que le territoire afghan se trouvait morcelé en fiefs de plus ou moins grande importance. Nous connaissons tous ces détails à travers les nombreux récits d'un pèlerin chroniqueur chinois, Huan Tsing, qui parcourut toutes ces régions vers le VII^e siècle de notre ère.

Après ce qu'avec Charles Péguy on pourrait appeler la succession des « époques » et des « périodes », ou l'Afghanistan ancien connut alternativement la guerre et ses pactes, la paix et ses échanges commerciaux et culturels, on en arrive à la séquence de l'histoire la plus fastueuse, talentueuse et raffinée, pendant le règne de l'empire ghaznvide⁴, cet empire fabuleux dont

⁴ Du nom de la ville de Ghazni dont les empereurs sont issus, située à environ 200 kilomètres à l'ouest de Kaboul,

les prémices se situent vers le X^e siècle (l'époque carolingienne européenne) et qui a été le berceau des poètes, artistes et savants de toute l'Asie.

L'empereur Mahmoud Ghaznavi qui régna de 1010 à 1042 est une des figures les plus marquantes de toute l'histoire afghane. Il avait étendu les frontières de son empire jusqu'aux confins de l'Inde (c'est le moment où l'Afghanistan s'étendait jusqu'au Gange) et de l'Iran ainsi qu'à Samarkand et Bokhara et c'était Massoud, son fils, qui était alors le gouverneur, désigné par lui, d'Ispahan et de son immense province. C'est à Mahmoud Ghaznavi qu'on doit l'islamisation de tout ce pays afghan et d'une partie de l'Inde.

A la fois homme de guerre (il a envahi militairement les Indes dix-sept fois !) et lettré, il aimait à se trouver entouré de savants, de poètes

résidence d'été de l'empereur, alors que Bost et Lahore en étaient les résidences d'hiver.

et de philosophes (on disait de lui qu'il ne se déplaçait jamais sans avoir au moins deux cents poètes autour de lui !) ; sa cour était réputée comme lieu de rencontre des personnalités les plus choisies de son temps et l'on pouvait y voir et y entendre de grands hommes d'esprit et de talent comme Avicenne, philosophe et médecin, Alberouni, grand astronome dont les travaux et calculs ont traversé les siècles, Farokhi, Onsorri et Ferdaoussi, trois poètes renommés dont le dernier Ferdaoussi, a écrit le fameux « Livre du Roi » en hommage à son suzerain Mahmoud Ghaznavi et qu'il avait rédigé sous forme de contes.

Lorsque les Ghorides (du nom de leur capitale Ghore⁵ descendirent de leurs montagnes et prirent le pouvoir, la ville de Ghazni avait déjà

⁵ Région montagneuse du centre-ouest de l'Afghanistan, s'étendant entre les deux hautes chaînes de montagnes, l'Hindu-Kush et le Koh-e-Baba (le grand-père) qui s'étendent du nord-est au sud-ouest et culminent souvent à plus de 5 000 mètres.

péri dans les flammes, mais son roi Mahmoud, de par son indomptable courage, avait été une figure si respectée de ses ennemis mêmes, que seule sa tombe fut épargnée au milieu de la destruction totale.

Ce sont les Ghorides qui ont pris la relève de l'empereur Mahmoud dans ses conquêtes vers l'Inde et y ont véritablement installé l'Islam dans les territoires soumis. La figure marquante des empereurs ghorides est, sans conteste, celle du sultan Ghiassouddin Ghorî, qui régna de 1173 à 1181, mais une autre forte personnalité de cette dynastie ghorî s'incarna en la personne du sultan Kothuddîn dont le célèbre minaret de Delhi porte d'ailleurs le nom de la mosquée de Kotb-minar. D'autres admirables constructions de cette époque existent encore en Afghanistan : le célèbre minaret de Djam et la mosquée du Vendredi à Herat qui comptent parmi les chefs d'œuvre de l'architecture afghane.

C'est également pendant les sultanats des Ghorides que la langue pashtô a conquis ses lettres de noblesse à la cour, à côté de la langue dari ; une partie des plus beaux poèmes afghans pashtô a été écrite à cette époque.

Nous sommes alors au début du XIII^e siècle, la grandeur de l'empire ghoride commence à s'effriter sous les révoltes et les attaques des gouverneurs autonomes. A ce moment se succédaient dans le nord du pays les membres d'une dynastie appelée Khwarazmshahan, tandis qu'à l'est, les gouverneurs installés par les Ghorides étaient devenus de petits potentats et qu'à l'ouest, Herat se trouvait sous l'autorité des gouverneurs autochtones et autonomes. Le pouvoir central, en effet, tel qu'on l'entendait au temps des Ghaznavides et des Ghorides, avait peu à peu été supplanté par des suzerains de différents fiefs.

C'est à ce moment-là, en 1220, que les hordes barbares mongoles vont dévaler du fond du désert de Gobi pour se ruer à l'assaut des belles villes afghanes sous la conduite de leur chef, Tamoutchen, connu sous le nom de Gengis Khan. Cent millions de Mongols affamés et impatients attendaient un chef qui les conduirait au pillage et au meurtre. Gengis Khan entraîna à l'attaque deux cent mille guerriers suivis d'un million d'autres et bientôt Samarkand, Bokhara et Kokand, les fleurons de l'art et de la littérature de ce temps tombaient sous les coups de boutoir furieux et s'écroulaient en ruine dans les brasiers, tandis que périssaient leurs peuples massacrés. Balkh, appelée alors la mère des villes (Om al Blad), dont le passé avait déjà subi les déprédations, iconoclasties et incendies de Darius et d'Alexandre le Grand, prochaine victime désignée sur la route de l'envahisseur vers les cités d'Herat et de Bost, allait connaître, une fois encore, les holocaustes et les flammes,

perdant ainsi ses universités, ses bibliothèques, ses oratoires et ses observatoires. Cette ville où avaient ouvert les yeux des êtres au destin grandiose comme Zoroastre, Avicenne, Mawlana Djallaluddin (Rumi), le fondateur du soufisme, Rabia, première poétesse de l'époque, Balkh la radieuse, la raffinée, allait connaître la fin de son existence au monde pour ne plus vivre que dans le souvenir.

Herat, elle aussi, tombait aux mains des Mongols après un mois d'encerclement et ses habitants furent tous passés par les armes, mais c'est dans la vallée de Bamyan, au centre du pays, que Gengis Khan allait rencontrer la résistance la plus déterminée.

Il avait mis le siège sous la ville la mieux fortifiée, appelée Shahr-e-Gholghola (ou la Ville des Murmures), capitale et résidence du roi Djallaluddin Kwarazmshah. Le petit-fils de Gengis Khan, Motodjan, guerrier déjà éprouvé,

ayant trouvé la mort au cours des batailles autour des murs de la ville, celui-ci décida d'une vengeance exemplaire : la ville fut brûlée, démantelée, ses habitants massacrés y compris les animaux domestiques et, selon la légende jusqu'à une tortue trouvée vivante dans les ruines.

Gengis Khan mourut à soixante-douze ans en 1226 dans le désert de Tangat en Asie centrale.

Le régime de terreur que Gengis Khan avait fait régner d'une poigne de fer sur l'Afghanistan s'était progressivement assoupli après sa mort jusqu'à ce qu'un autre Mongol de la même ethnie que lui, Tamerlan⁶, né en 1336 dans la ville de Kash en Asie centrale déferlât à nouveau sur l'Afghanistan de 1369 à 1397. Jusqu'à la fin de sa vie (il mourut à quatre-vingt-onze ans) il devait

⁶ Qui vient de deux mots ; temour, de tamar (le fer) et lang (le boiteux), car avait une blessure à la jambe lui avait laissé une séquelle de claudication (N. des T.)

traverser l'Afghanistan trente-cinq fois pour aller de Chine en Egypte et de Delhi à Istanbul et de là, à Moscou ! ... Après sa mort en 1404 à Samarkand, ses fils s'arrachèrent les différentes régions de l'empire et la partie qui correspond à l'Afghanistan actuel échut à Shahrokh, l'un de ses fils qui fit de la ville d'Herat sa capitale. Il est absolument stupéfiant de constater que ce Shahrokh, fils d'un des conquérants les plus sanguinaires et barbares de l'histoire, fut un être attiré par les belles lettres et les arts. Avec son épouse et reine Gawharshad, elle aussi cultivée et raffinée, ils formaient un couple épris de justice et de paix et, pendant vingt ans, ils firent de leur royaume un havre de beauté et d'harmonie vers lequel accoururent les plus grands artistes et poètes de ce temps et le mausolée qui abrite leurs tombes jumelles à Herat est l'un des plus grands chefs-d'œuvre d'architecture édifiés dans le pays.

Pendant presque un siècle après la mort de Shahrokh, les différents membres de la dynastie

timouride se disputèrent les prééminences et la possession de différentes régions. Le pays connut des guerres incessantes : Herat contre Kandahar, Kandahar contre Kaboul, etc. et l'anarchie régna jusqu'à ce que en 1493, Zahirruddin Babur, alors âgé de onze ans succéda à son père et fut proclamé roi alors que ses oncles et frères gouvernaient contre lui différentes provinces. Peu à peu, jusqu'à la fin de sa vie en 1530, Babur parvint à rétablir l'unité et la grandeur du pays. Il avait instauré dans l'empire deux capitales : Kaboul en été et Delhi en hiver et, bien qu'il soit mort à Agra en Inde du Nord, il fut inhumé à Kaboul conformément au désir exprimé dans son testament. Homme de lettres et de culture tout en étant grand stratège et administrateur, il est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes en dari et en turc.

Dans leur ensemble, les Timourides ont été parmi les grands mécènes de ce monde et ont enrichi le patrimoine culturel de leur pays par les

œuvres d'artistes tels que Behzad, le grand miniaturiste, et le poète Djami.

La deuxième moitié du XVI^e siècle vit alors la fin des grands empires du fait des guerres interminables que se livrèrent les dirigeants de l'Iran et de l'Inde du Nord aux dépens de l'Afghanistan, dont les habitants ne cessèrent de s'opposer aux différents envahisseurs de son territoire. C'est Mirwais Hotak qui est la grande figure nationaliste afghane émergeant au début du XVIII^e siècle et qui, en se battant, contre les agresseurs safavides (iraniens) fonda ainsi, en Afghanistan, la dynastie des Hotakis. Un de ses descendants, Mahmoud Hotaki, a obligé, en 1722, le shah Hussaïn d'Iran, dernier roi safavide, à abdiquer en sa faveur. Mais les Hotakis à leur tour s'affaiblirent vers le XVIII^e siècle et les convoitises guettaient ce pays sur toutes ses

frontières. C'est alors qu'en 1747 la Djerga⁷ se réunit à Kandahar et élit comme roi un guerrier, jeune homme accompli : Ahmad Shah Dorani. Au cours de cette assemblée, un des notables les plus âgés, Sabershah Kabuli, ayant pris quelques épis de blé, les disposa en couronne sur la tête du jeune roi et c'est depuis ce jour-là que les armoiries de l'Afghanistan comportent ces épis. Plus tard, Ahmad Shah fut surnommé Baba (le grand-père) comme ayant été le pacificateur et le fondateur d'une nation afghane réunifiée, après avoir repris à l'ouest Herat et Mashad, au nord Bokhara et Samarkand, au sud tout le Kashmir, le Lahore et jusqu'à Delhi, tout en conservant comme capitale la ville de Kandahar. Il fut le fondateur de la dynastie Sadozai et à sa mort en 1807 son fils aîné, Temour, alors gouverneur d'Herat, se précipita à Kandahar pour se faire

⁷ Forme traditionnelle d'assemblée populaire à laquelle participent tous les notables des ethnies et des clans pour l'ensemble du pays. (N. des T.)

proclamer roi, et ce fut à partir de ce moment que Kaboul redevint définitivement la capitale de l'Afghanistan. Temour Shah fut un roi sage, qui sut préserver la grandeur de son pays durant les vingt-deux ans de son règne mais, à sa mort, ses vingt-quatre fils s'entre-tuèrent pour la conquête du pouvoir et, à nouveau, le pays retourna à l'anarchie, terrain propice à l'action des Britanniques qui cherchaient des bases stratégiques afin de mieux préserver leurs conquêtes en Inde. ·

Mieux que ses dirigeants, occupés de leurs querelles intestines, le peuple sut, à chaque fois, se lever pour repousser l'envahisseur ; ainsi jamais l'Afghanistan ne fut colonisé, sa culture et sa littérature furent jusqu'alors préservées, mais celles-ci pour survivre étaient devenues essentiellement orales puisque les envahisseurs ont toujours détruit les bibliothèques avec les livres et les manuscrits qu'elles abritaient. Pour n'en donner ici qu'un seul exemple, rappelons

qu'Alexandre le Grand, au cours du sac de Balkh, a sciemment fait brûler les œuvres de Zoroastre. Asservir un pays, c'est d'abord le couper de ses racines et de ses sources intellectuelles et culturelles, en détruisant celles-ci. Depuis le fond des âges et jusqu'à maintenant les autodafés de documents ont toujours jalonné la route des conquérants ou accompagné l'implantation des régimes totalitaires : c'est une constante de l'esprit de conquête et de domination. Ainsi, dans cette partie du monde qui nous occupe ici, les conteurs sur les places publiques, sur les chemins, dans les bazars ou les caravansérails ont pu préserver, par le récit de contes déjà à eux transmis, l'essentiel de l'histoire, de la culture et de la spiritualité d'un peuple. Dans les familles, nous l'avons vu, c'était aux grands-parents qu'était dévolu ce rôle d'enseignants du passé auprès de leur petits-enfants qui, le moment venu, se mueraient, eux aussi en transmetteurs de la fidélité. Les grands conquérants, depuis les

princes ennemis, Alexandre le Grand et jusqu'à Tamerlan, n'ont ainsi jamais pu effacer le génie du peuple afghan, tapi dans la mémoire de ses enfants et la bouche de ses conteurs qui se font un devoir sacré de rappeler, génération après génération, les hauts faits et les vicissitudes, le savoir et la sagesse à travers le temps et l'espace. Nous pouvons donc affirmer qu'ici les contes *sont* la mémoire du peuple, seule puissance capable de sauver la somme culturelle d'une nation déterminée à se libérer d'une domination étrangère.

L'histoire et ses convulsions, les guerres, les trahisons, les actes d'héroïsme, la ferveur et la foi ont toujours été des sources puissantes d'où jaillissent contes, poèmes et légendes, mais il est encore d'autres fontaines où s'abreuve l'imagination créatrice d'un peuple. Au centre de ces tragédies apparaît toujours la pure figure de l'amour car les contes qui vont suivre sont aussi

de très belles, poétiques et touchantes histoires d'amour.

Portées et diffusées par les conteurs populaires, ces histoires ont servi de trame pour les poètes les plus inspirés que la postérité a consacrés. Ils ont célébré au fil des âges l'amour divin, l'amour humain et l'amour de la nature du pays natal avec toutes ses passions et ses nostalgies, mais toujours dans un climat de pudeur et d'honnêteté et de sens de l'honneur.

Ecoutons la voix du grand poète et penseur Abdul Kader Bedel, qui vécut au XVII^e siècle, lorsqu'il parle de l'amour :

Dans la pensée même
Je doutais de mon existence
Grâce à l'Amour je sais que je suis.

Parmi d'autres qui furent animés du même désir que lui, Ahdurrahman Pazhwak a patiemment recueilli l'écho de l'héritage ancestral du peuple afghan.

Il est né en 1918 à Baghhani, petit village de la province de Nangarhar (Djallalabad). Son père était un magistrat exerçant sa charge d'abord à Nangarhar puis à Kaboul, et fort connu comme lettré.

Ahdurrahman Pazhwak fit ses études d'abord au village, puis au lycée Habibia de Kaboul et entra à la faculté de médecine de cette ville, où il étudia pendant deux ans. Son père étant mort, il fut obligé, de par ses charges familiales et les difficultés matérielles, d'abandonner la médecine pour prendre un poste de traducteur d'anglais à la Société d'histoire d'Afghanistan. Il commença d'écrire à cette époque son premier livre, puis des traductions de livres anglais se rapportant surtout à l'histoire de l'Afghanistan. Très vite, sa valeur lui fit confier des charges de plus en plus importantes dans la presse et au ministère des Affaires Étrangères. Il commença vers 1953 sa carrière diplomatique comme attaché culturel à l'ambassade d'Afghanistan à Londres et publia

ses premiers ouvrages, écrits directement en anglais, sur les problèmes du Pachtounistan et l'histoire de l'Ariana, l'ancien Afghanistan. Il fut ensuite nommé au Bureau international du Travail à Genève pendant deux ans, puis envoyé comme attaché culturel à Washington. Il assura par la suite divers postes au ministère des Affaires étrangères à Kaboul et représenta l'Afghanistan à plusieurs reprises aux diverses conférences des pays non-alignés (Bandoung, Le Caire, Belgrade, Alger). Il présida divers comités de l'O.N.U. ainsi que la Commission des droits de l'homme et l'Assemblée générale de l'O.N.U. et travailla à l'amendement de la Charte de cette organisation. Par la suite il lui fut confié des postes diplomatiques dont le dernier a été celui d'ambassadeur de l'Afghanistan à Londres jusqu'en 1978.

Son œuvre littéraire comporte des ouvrages et traductions d'histoire, des romans, et surtout

des poèmes en langue anglaise, dari et pashtô qui
ont fait sa renommée.

JACQUELINE VERDEAUX –

OMAR SHERDIL

Avant-propos

L'ensemble que constituent ces contes a été rédigé il y a une quinzaine d'années alors que j'étais encore dans toute la présomption de la jeunesse.

Quand, après tant d'années, il a été question de l'éditer, j'ai donné mon accord, malgré les maladresses de l'écriture, et je suis sûr que les lecteurs liront ces contes comme étant le commencement de ma vie d'écrivain car, si je ne l'avais fait, une partie du folklore de mon pays serait restée dispersée.

J'ai écrit *Le Devoir* pour transcrire une réalité historique connue sous le nom d'Aïno. Je ne me souviens plus pour quelle raison je l'ai fait sous la forme d'une pièce de théâtre. Comme je l'ai rédigé à Baghbani, ce texte me rappelle des

souvenirs bien chers car j'appartiens à ce beau village et ces souvenirs sont ceux du pays natal, chers surtout maintenant que j'en suis éloigné.

La Conscience est un récit qui m'avait été raconté par un homme encore vivant actuellement et qui m'avait profondément attristé. J'y ai seulement ajouté le détail du collier, qui n'a d'ailleurs en rien modifié l'histoire en elle-même. Je suis convaincu que celui qui m'a confié cette aventure ne l'a pas inventée, je l'ai transcrite avec sa permission et je la dédie à sa conscience douloureuse.

La Fille nomade est le premier d'une série de contes que j'aimerais écrire si le temps m'en était donné car j'ai un désir particulier de transcrire des histoires concernant la vie de mon peuple. Si d'autres ont le temps et acceptent ce style, ils enrichiront utilement le patrimoine culturel de l'Afghanistan.

Cette histoire a été traduite et éditée au Caire en arabe par mon ami Rachid Latifi, en anglais aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne et aux Indes, par différentes personnalités.

Le Prince de Bost est une histoire nationale bien connue dont l'original existe en langue pashtô, sous le nom de Fateh Khan. J'ai essayé d'en conserver la simplicité de ton.

Les Trois Amants représente également une histoire nationale, connue dans le peuple sous le nom de Mahmen Klum.

Rodabah et Zâl est un récit populaire que j'aimerais poursuivre dans la série des « Histoires d'Ariana ». Il provient du Shahnarna (Le Livre du Roi), composé par le Maître de la Parole, Ferdaoussi Toussi. Dans la rédaction de cette histoire, j'ai essayé de prendre pour guide l'esprit du grand écrivain de la langue dari dont je me suis imprégné du style.

ABDURRAHMAN PAZHWAK
Kaboul, Akrah 1336
(Novembre 1957)

Le Devoir

ACTE PREMIER

La nuit, dans la tour d'un château fort.

ZALMAÏ, seul.

Même hier soir, à cette heure-ci, j'étais sûr que des étoiles nouvelles brilleraient et que se lèverait une autre lune, mais tout cela n'était qu'un rêve et je vois le silence et l'obscurité entourer mes désirs ardents. Comme les nuits précédentes j'espère voir cependant, à la fin de celle-ci, la splendeur de l'aube que j'attends.

J'imaginai le jour survenant dans un char de feu, mais, malgré tout, je l'accueillerai et laisserai mes rêves pour un autre jour – ce jour inconnu

encore mais qui, peut-être, se prépare dans la beauté et la splendeur.

J'attendais cette nuit un autre visage à la lune et, au matin, d'autres rayons, plus brillants au soleil pour m'illuminer, moi mon cœur et mes désirs.

Était-ce mon désir qui donnait vie à tout cet univers ? Sinon pourquoi, ce soir, pour moi, la lune et les étoiles ont-elles perdu leur éclat, et la nuit comme une tombe obscure étreint-elle le corps inanimé du monde ?

Le soleil de demain aura-t-il vraiment perdu sa chaleur et sa lumière ? Mon Dieu ! Pourquoi as-Tu fait croître mes tourments ? Veux Tu m'éprouver encore ?

S'il en est ainsi, j'accepte mon destin car mon bien est dans Ta volonté...

Ce dont je ne puis disposer, je le laisserai à la patience.

Le bonheur que Tu me retires ne me préoccupe pas et j'y réponds avec patience et contentement. N'y a-t-il d'autre amour qui s'offre pour moi au monde que l'étreinte de ce grain de poussière ?

Je ne suis qu'un soldat, certes, et je dois faire face avec sang-froid à toutes difficultés ou catastrophes – mais quelle est cette force qui fait battre mon cœur et étrangler ma voix ? Je ne sais pas si je peux me livrer à la puissance de ce charme qui, à chaque instant, me jette dans un délire et un enthousiasme qui m'emportent ? Ou bien dois-je m'y opposer comme à un sinistre présage ? Peut-on imaginer l'amour et les sympathies comme ennemis et peut-on effacer les douces aspirations et les désirs simples et purs de la jeunesse qui, à nos cœurs, offrent l'amour et l'amitié ?... Cette lumière de la lune doucement pâlit, la nuit obscure prépare le jour mais ce feu brûlant allumé dans mon cœur ne cesse de grandir et mes pensées s'assombrissent. Cette

agitation en moi, c'est l'aube qui la provoque en m'annonçant les premiers rayons de ce jour.

Plût à Dieu que mon ardent désir ne se fût pas précipité et qu'il eût attendu un autre jour pour accueillir le palanquin d'amour et de beauté, saisir la bride du chameau aux yeux patients et à la longue démarche apportant le précieux fardeau jusqu'à la porte de ma demeure.

Demain, le soleil fera briller le harnais argenté du cheval qui me transportera jusqu'au champ de bataille au lieu de m'amener dans les bras de mon amour.

Ah ! Si l'on pouvait mettre fin à tous ces tourments et qu'il n'y eût plus que mon cœur à battre sur le tien, ô ma fiancée...

Pourquoi ne puis-je emmener avec moi sur le champ de bataille la moitié de mon cœur que je dois ici laisser afin que mon courage et ma force en soient doublés ? Oui, notre victoire n'est-elle pas dans notre sang, pouvons-nous conquérir

cette victoire sans notre mort ? Si ce n'avait été pour nous séparer éternellement et piétiner notre bonheur, n'aurait-on pas sursis à faire sonner les trompettes guerrières deux jours plus tard ? Faut-il donc toujours que ce soient les doigts des jeunes gens qui soient teints du sang de l'ennemi avant de recevoir le henné du bonheur ? Sommes-nous obligés de lever le drapeau de la victoire devant le monde pour pouvoir accéder à l'amour des jeunes filles ? Nous ignorons si nos ancêtres l'ont fait avec le sang-froid de la vieillesse ou si l'on a scellé le contrat de leur bonheur avec le sang ardent de leur jeunesse en le laissant pour héritage à leurs enfants ?

O funestes pensées ! Eloignez-vous ! Mon Dieu, pardonne-moi, pardonne à ces pensées sacrilèges... Leur cœur était plus pur et leurs pensées plus claires que les nôtres, ils n'étaient pas prisonniers de leur désir. Leurs présents de mariage valaient plus chers que les nôtres : au lieu de riches vêtements, ils leur apportaient les

étendards de la victoire ... Si mes péchés de jeunesse ne devaient être pardonnés, un sang aussi ardent m'aurait-il été accordé ? Calme-toi, ô mon cœur ! Tu dois t'offrir avec plus de dignité et de gloire.

La lumière du matin a maintenant envahi les cieux, les ténèbres de la nuit ont cédé devant le jour. Les étoiles ont disparu, la lune s'est couchée. Ces petites choses ont laissé leur place à une chose plus importante : toi aussi, ô mon cœur, laisse s'évanouir les pensées les plus sombres, laisse disparaître les désirs médiocres et que des étoiles plus brillantes, une lune plus vive et un soleil plus noble se lèvent dans ton ciel. Laisse-moi prendre mes armes et dès que j'entendrai le cri de la trompette, que les autres soldats se rangent auprès de moi : Je dois être là, les autres à mes côtés. Oui, quand l'espoir est fauché, il faut l'oublier et se vouer à un autre. Le cœur, jouet des espérances, n'aime pas toujours ce qui lui apportera le plus de joie.

Pour un instant, je suis un homme glorieux, fixé par tous les yeux de ceux qui me suivent, et dont le bonheur est envié de tous les combattants ; je gouverne les esprits courageux et forts : les éloges et les félicitations, l'obéissance et la soumission m'entourent de tous côtés et me réjouissent. Le son du tambour et des trompettes est pour moi un message de joie et de puissance et, pour mes ennemis, il signifie tristesse, épuisement, faiblesse. Le hennissement de mon cheval parmi les chevaux des cavaliers défaits est le plus fort et toutes les oreilles peuvent l'entendre. A l'autre instant, je me sens un jeune homme dont le cœur est comme une coupe débordant d'amour.

La beauté et la grandeur de l'univers se concentrent dans le cercle de mon regard. La splendeur de mon esprit emplît montagnes et vallées. Penser au bonheur qui vient doucement vers moi fait battre mon cœur et plus je me sens lié, plus je me sens grandir. La divinité et la

sainteté ont rempli mon esprit ; j'illumine chaque obscurité que je découvre ; bien que je sois vaincu et captif, je suis plus heureux que victorieux et glorieux. A ce moment-là, je me trouvais auréolé de gloire et à présent je suis un amoureux passionné. Tantôt c'était ma force physique qui attirait les autres, maintenant mon esprit suppliant me rend vainqueur d'un cœur. J'ignore laquelle de ces conquêtes fait me réjouir le cœur davantage : la gloire des armes ou l'abandon d'un cœur. O combien l'homme est le jouet de forces contradictoires ! Le cœur veut tout pour lui et me tend sa coupe pour que je la remplisse d'amour, d'ivresse et de désirs ardents, que j'y trempe mes lèvres comme transporté dans une vallée paisible et sereine où je danse en écoutant le son délicat d'une flûte, tandis que je regarde Vénus et la lune brillant au ciel et que j'oublie tout ce qui n'est pas mon désir.

A présent, j'ai mis un trait sur toutes les eaux souterraines, les herbes et les arbres, les vallées,

les montagnes, les déserts, tout ce qui faisait l'agrément de ma vie, les tombes, les monuments qui, lorsque je les regarde, m'évoquent de tristes réminiscences, mes aïeux, mes frères et sœurs qui y reposent et qui considèrent mon bonheur, mon malheur et ma petitesse, ma gloire et ma défaite.

Cette force divine qui incite à la sagesse et à la méditation et a mis tant d'ordre dans l'univers, cette force me dit : « Offre-moi ta coupe que je la fasse déborder de larmes, bois-la en l'honneur d'autrui et laisse-toi emporter par l'esprit de dévouement et de sacrifice comme un homme qui marche virilement sur la route du bonheur parsemée de périls mortels ; laisse ton oreille écouter le bruit glorieux des tambours et des trompettes et vois en toi le maître du soleil. »

Oublie ta vie et ton sang, sois joyeux car tu n'as pas laissé à l'abandon et à la sécheresse les eaux et les herbes, tu n'as pas abandonné au danger menaçant ces vallées, ces montagnes, ces

déserts ; rends la joie aux cœurs qui reposent dans cette terre...

Mon Dieu, je ne sais pas où est mon devoir, conduis-moi. N'est-ce pas la plus grande faiblesse de l'être humain, qu'il ne sache pas séparer les vrais bonheurs éternels des plaisirs irréels et éphémères ? Pourquoi les as-Tu créés semblables et pourquoi les êtres humains s'égarent-ils toujours ? Ne sommes-nous pas pardonnables ?

Bien mieux que nous Tu sais que si nous pouvions savoir, si nous n'étions pas des aveugles ni les jouets d'illusions, nous ne serions pas assez fous, au point de sacrifier la vérité...

Le cœur de l'homme n'a pas de témoin plus fort à T'offrir que son regret et son remords pour implorer Ton pardon.

Me voilà sous les armes...

Mon Dieu, aide-moi...

O mon chameau, plein de vitalité, paré pour la fête, va-t'en, va te reposer à l'ombre de l'arbre arrosé par mes larmes et attends mon retour. Ne fais pas parade de ta beauté sur mon cœur affaibli. Le jour viendra où le son joyeux de la clochette pendue à ton cou fera danser mon cœur et mon esprit.

O mon cheval le plus fort et le plus courageux, viens et emporte-moi là où je peux apporter la gloire... Mon Dieu, aide-moi pour qu'avec la réussite sur le champ de bataille, je fête la beauté de l'amour dans l'espérance de mon cœur ...

Il me reste encore une heure. Oui, il me faut aller voir ce vieillard qui m'aime comme un père et me veut comme son fils, fort et couvert de gloire. Oh ! son vieux cœur ne vit que pour sa fille jeune et belle, ma fiancée. S'il ne me l'a pas refusée, je suis sûr que sa prière d'intercession sera acceptée. Je dois lui faire mes adieux. A la

guerre précédente c'est son jeune fils, disparu en mourant comme un homme, qui lui avait baisé la main. Pour la guerre d'aujourd'hui il n'a plus personne auprès de lui pour lui faire les adieux de l'honneur. N'est-ce pas mon devoir ?

(Il sort.)

Rideau.

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Il se passe à la porte d'un des châteaux forts afghans les plus grandioses.

LE VIEILLARD

Vous n'êtes pas encore partis ?

(Devant la porte.)

Je ne m'attendais pas à te revoir.

J'avais entendu que les hommes partiraient dans la nuit, Je souhaitais t'embrasser.

ZALMAÏ

Non, mais le moment du départ est proche.
Comment pourrais-je partir sans vous voir ?

Je viens baiser vos mains en signe d'adieu.

LE VIEILLARD, *avec un petit rire de sous-entendu,*

Oui, tu es venu pour le baiser d'adieu...

ZALMAÏ, *baissant la tête.*

Je n'ai pas pu partir sans venir ici, je suis venu recevoir votre prière.

LE VIEILLARD

Ma prière?

Je prie que Dieu vous donne la victoire mais je puis faire d'autre prière. Celle-ci est toujours acceptée. Pendant les guerres précédentes, ici-même, devant la porte de ce château, j'ai prié et nos jeunes hommes ont remporté la victoire mais je ne sais pas si j'avais oublié le nom de mon jeune fils ou si Dieu n'a pas voulu qu'il revienne

parmi nous. Il sait bien que je n'ai pas de rancune et j'étais heureux de la victoire bien que le dernier fruit de ma vie soit tombé sous le vent violent de la guerre. Sa mort a tué dans mon cœur le désir d'un autre enfant, mais avec quelle force vit encore en moi le souhait de la victoire... Je suis reconnaissant cependant et je retrouve son visage vivant dans les yeux de chacune de nos femmes. Maintenant, te voilà devant moi. Il y a quelques instants, deux ou trois jeunes gens sont passés par ici, et je pensais que mon fils était parti avec eux, et à présent je le vois à ton côté...

Mon cher enfant, ne crois pas qu'il s'agisse ici d'un fantôme de vieillard mais je suis sûr que ceux qui se sont sacrifiés ne sont pas morts et que leur esprit accompagne et aide toujours ceux qui s'apprêtent à prendre le même chemin.

A l'instant où je sortais de cette demeure, j'ai vu Aïno terminant sa prière et son sourire était plein de tristesse. Je lui ai demandé pourquoi elle

souriait et elle m'a dit : « J'ai vu mon frère passer sur le château avec des ailes brillantes comme le soleil. Il m'a parlé, m'a promis de conduire mes vœux là où les porte mon désir, qu'il accompagnera Zalmaï sur le champ des combats et ne le laissera jamais seul dans le feu de la guerre, qu'il rafraîchira son visage à la brise du matin et qu'il enverra de brûlantes flammes vers ses ennemis. O mon père, m'a-t-elle encore dit, ne s'est-il pas aussi montré à toi ? »

ZALMAÏ

L'avez-vous vu vraiment ?

LE VIEILLARD

Il n'est jamais loin de mes yeux mais il ne me parle plus ; il sait que le vieux corps de son père n'a pas besoin de sa consolation et moi-même, je suis sûr que mon fils est plus paisible dans les

bras de la mort et que la miséricorde de Dieu lui est un refuge plus sûr, plus cher et plus doux que les bras de son père.

ZALMAÏ

Aïno a-t-elle parlé de moi, a-t-elle prié pour moi ?

LE VIEILLARD

Oui, la nuit précédente, même, elle est restée éveillée et bien qu'elle ait essayé de dissimuler son inquiétude, je suis son père, c'est auprès de moi qu'elle a grandi et je sais qu'elle ne t'oublie jamais quand elle prie.

ZALMAÏ

Entendre cette nouvelle redouble ma force et mon désir. Je suis heureux d'être venu pour

prendre congé de vous. Je suis sûr que votre prière et celle d'Aïno m'apporteront victoire et gloire.

LE VIEILLARD

Oui, mon fils, Dieu n'accepte que les prières pures de ceux qu'il a créés. J'avais le grand désir de te baiser sur le front où je vois déjà inscrites la victoire et la gloire. En vérité, je te dis que chacun de nos jeunes peut être victorieux à condition de ne pas effacer de son front les lignes étincelantes de la pureté.

Je te souhaite un corps fort et lumineux. Je suis certain que, tant que ton cœur est prêt à accepter les lois sacrées de la religion et de l'honneur, tu pourras ouvrir ta main et laisser ton épée pour essuyer à ton front les sueurs de ta gloire. (Il rit à ce moment avec sous-entendu.)

Répéter des mots d'adieu est propre au cœur des jeunes gens, la sagesse des vieux ne s'y accorde pas.

ZALMAÏ, *timidement*.

Comment ne pas dire ces mots d'adieu, si purs ?

LE VIEILLARD

Mon fils, sais-tu que l'adieu attriste le voyage ? Celui qui a beaucoup voyagé et a été contraint à de nombreux adieux comprendra mieux ce que je dis et surtout le jeune homme qui n'a pas un vieillard devant la porte de son amour pour lui en parler. L'adieu... L'adieu, n'est qu'un triste souvenir qui se choisit à lui-même le repli le plus sensible du cœur.

ZALMAÏ, *timidement*.

Mais....

LE VIEILLARD

Que veux-tu encore ? Vous vous verrez un jour dans la joie et les rires au lieu de vous quitter dans la tristesse et les larmes.

ZALMAÏ

Je ne peux que souhaiter la revoir, comment puis-je partir à la guerre et être sûr d'en revenir vivant ?

LE VIEILLARD

N'es-tu pas sûr de ta victoire ?

ZALMAÏ

Je suis sûr que notre armée sera victorieuse
mais si moi et d'autres jeunes comme moi
sauvions notre vie, la victoire demeurerait
douteuse...

LE VIEILLARD

Qui sait à l'avance qui mourra ?

Mon espoir et ma prière seront pour ton
retour victorieux.

Tu es jeune ; il faut que tu saches que le jeune
ne meurt que du désespoir. La jeunesse est le
désir et l'espérance, et sa vie est la vie de
l'espérance.

ZALMAÏ

Je ne serai jamais désespéré mais mon désir
ne mourra pas avec moi. L'esprit de votre jeune

filz avec ses ailes vivantes et brillantes n'est-il pas passé sur le château, ce matin même, et n'a-t-il pas offert à Aïno le secours de ses encouragements ? Je suis sûr cependant de ne pas revenir vivant.

LE VIEILLARD

Il vaudrait mieux que tu dises que tu ne reviendras pas vaincu, la vie est dans la victoire et la mort dans la défaite.

ZALMAÏ

Oui, si je reviens victorieux... *(Il lève sa tête vers le ciel.)*

LE VIEILLARD

Oui, mon fils. A ce moment-là, avec la tête et les yeux triomphants ; tu la verras et aussi l'éclair

de ton épée victorieuse sur ses lèvres souriantes et honorées. Mais en ce moment présent, je ne pense pas qu'il est bon que tu la voies.

Mon cher père, j'accepte ; j'ai toujours accepté les vœux de mes pères avec obéissance. Tous les jeunes et les lutteurs de notre peuple sont dociles envers leurs parents.

LE VIEILLARD *embrasse Zalmai.*

Adieu, fils. Pars. Je prie pour tous, pour qu'à ton retour, ta prière sur ma tombe ne soit pas d'un soldat défait. Dieu n'accepte pas les plaintes. La prière d'un soldat défait n'est qu'une plainte, Dieu aime la reconnaissance et elle ne vient que des vainqueurs.

ZALMAÏ

Moi aussi j'espère et je le dis avec certitude. Quand je baiserais vos mains, que mes lèvres ne

soient pas des lèvres qui ne portent le sourire de la victoire et de la gloire.

LE VIEILLARD

C'est l'heure du départ peut-être...

(On entend au loin le son des trompettes et des tambours.)

ZALMAÏ *regarde les murs du château.*

C'est la voix du tambour qui sonne le départ, nous devons partir immédiatement.

LE VIEILLARD

Va, mon fils, que Dieu soit avec toi, peut-être ne te reverrai-je jamais? Je suis arrivé à la fin de mon âge et dès maintenant je confie à ton honneur ma fille très aimée. Elle t'appartient, que je sois vivant ou non. Si tu reviens avec la

victoire, la porte de ce château s'ouvrira devant toi. Je ne serai plus là pour vous accompagner toi et ta fiancée. Mon chameau portera le palanquin de votre bonheur, j'y aurai veillé. Je te laisse à la garde de Dieu.

ZALMAÏ embrasse les mains du vieillard.

Adieu, comptez sur ma parole d'honneur et ma parole d'homme et soyez assuré. (Il part et tout en marchant se parle à lui-même.) Elle t'appartient, si tu reviens avec la victoire, la porte de ce château s'ouvrira devant toi... Elle t'appartient... Si tu reviens avec la victoire.

Seulement si je reviens, je serai heureux. Mon Dieu, gardes-la ! *(Le son du tambour se fait plus insistant et l'on entend les trompettes et les chants des soldats, il sort...)*

DEUXIÈME TABLEAU

A la porte du même château.

LE VIEILLARD, *seul.*

O mon cher enfant, jamais plus tu ne partiras à la guerre et jamais plus tu n'apporteras l'honneur à ton malheureux père. La terre a caché pour l'éternité ta force et ta jeunesse...

Mais la mort jamais ne pourra me dérober ton visage. Je t'appelle, mais tu es devenu silencieux, pour toujours. De cet endroit où je suis, mon regard pénètre dans ta tombe. Je vois bien que tu me regardes avec étonnement et ton sourire mystérieux me dit que la mort t'a volé tes désirs et ne t'a pas laissé d'espoir.

On m'avait dit que la flèche mortelle a déchiré ta poitrine et a pénétré dans ton cœur. Oui, moi aussi, je ressens cette flèche dans mon cœur.

Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu appauvri ?

Oui, les hommes sont à présent partis...

Il n'y a guère de différence avec le jour où je t'ai embrassé pour la dernière fois. Ces tambours, ces trompettes n'ont pas vieilli, au rythme desquels tu accordais tes pas. On dirait que depuis ces jours et jusqu'à cet instant, je n'ai pas bougé de ma place et que le son est toujours le même, Seigneur, quand mettras-Tu donc fin à mes tourments...? Comme il est long ce chemin de la vie, surtout pour le vieillard au cœur douloureux, aux pieds affaiblis et dont le bâton de vieillesse s'est brisé, ainsi abandonné, sans compagnon de route... Il suffit d'un instant à mes pas chancelants pour gagner l'humble colline où reposent mes aïeux... C'est le seul lieu où je me rendrai désormais, le chemin de ma vie s'y termine. Pourquoi n'y suis-je pas après ces soixante ans de vie... ? On dit toujours que la vie est courte et passe vite. Ainsi parle celui qui n'a

jamais souffert malheur et tristesse durant toute cette épuisante vie.

Mon Dieu, pardonne-moi, c'est Toi qui as créé dans l'homme ce sentiment très fort de l'amour paternel. Tu as fait l'être humain de telle sorte que sa tristesse engendre une plainte prête à tuer le sentiment de reconnaissance qu'il Te doit et cela aussi redouble sa douleur. Zalmaï n'est-il pas un autre fils que Tu m'as donné ? C'est vrai, Tu m'as offert un autre bâton de vieillesse et un autre compagnon. Prends-le en Ta garde et pardonne-moi. Fais de Ton ingrate créature un être reconnaissant, prêt à se prosterner devant Ton trône pour Te prier. Oui, il faut que je monte vers ma fille pour m'enquérir d'elle. Je vois dans ses yeux l'amitié et l'amour. Ne se sont-ils pas vus à travers ces murs ? Pourquoi ne les ai-je pas laissé se dire adieu ? S'il ne revient pas et qu'ils ne se revoient plus, le malheur de deux cœurs purs et amoureux, la mort de deux jeunes désirs ne viendront-ils pas tourmenter son esprit ? Il est

déjà parti. Je peux seulement sentir la force victorieuse de son dernier regard. J'ai cru un instant qu'il pouvait faire tomber les murs de ce château mais mon cœur, vieux et froid, n'en a rien ressenti...

O que les hommes sont loin l'un de l'autre et que pourtant ils se ressemblent ! Si la mère d'Aïno lui a raconté notre histoire, ma fille peut en concevoir un ressentiment. Comme ce jour-là était beau, quelle grande force était ma jeunesse, qui aurait pu m'empêcher de lui faire mes adieux ? N'étais-je pas, ce jour-là, déjà armé pour la guerre ? Je sens toujours encore sur mes lèvres froides la chaleur de ce baiser d'adieu. Pourquoi, malgré ce passé tumultueux, ai-je privé Zalmaï de ce doux moment ?

Oui, l'adieu est très doux mais aussi très cher. La force que m'a donné ce baiser, un autre soldat pouvait-il l'éprouver sur le champ de bataille ? Le souvenir de ce jour-là a touché mon cœur à

jamais. Le temps ne peut détruire la splendeur du temple qu'est un cœur amoureux rempli de l'image céleste de son amour. Mes cheveux ont blanchi mais pour moi, la couleur de ce souvenir de ma jeunesse ne s'est jamais ternie. Depuis ce jour, chaque instant qui passe sur ce souvenir le fait croître. Aujourd'hui, je suis comme une montagne splendide, à la tête couronnée de la froide neige de l'âge mais dont le pied est couvert des fleurs ardentes de la jeunesse et de l'amour... Dans les belles vallées de la vie — les vallées dont l'automne ne peut effacer le souvenir du printemps — je suis le maître... Toutes les splendeurs que je sens aujourd'hui dans mon cœur sont l'éternelle gratitude de ce jour-là, ce jour où mes yeux n'ont jamais revu un soleil tel que je pourrais peut-être le retrouver aujourd'hui. Mais cela m'a été impossible et c'est pourquoi je n'ai pas laissé Zalmaï et Aïno se dire adieu.

Seuls les souvenirs des joies de la jeunesse peuvent adoucir la désespérance de l'âge. Les

vieillards, dont les yeux pleurent au regret de ces temps-là ne sont que des enfants. Même la mort de mon jeune fils n'a pu me priver de ces souvenirs...

Mon malheur vraiment est immense... Tous les bruits se sont tus, les hommes sont partis... Là-bas sur le champ de bataille les attendent la mort et l'honneur et leur force d'attraction est si grande qu'elle hâte leur pas... L'espérance ou la peur ? Quand saurai-je quelle est la plus forte ? O Zalmaï... Dieu ...

(La porte du château s'ouvre et Aïno s'avance sur la scène.)

AÏNO

Père, peut-être n'a-t-il pas voulu nous dire adieu ? Tu l'attendras jusqu'à quelle heure ? De la tour du château, j'ai vu partir les hommes.

Tous s'en sont allés.

LE VIEILLARD

Mon enfant, il était là, il a fait ses adieux...
Est-ce ...

AÏNO, *l'interrompant.*

Il est venu ? Va-t-il revenir, l'attends-tu ?

LE VIEILLARD

Non, mon enfant, nous nous sommes dit adieu. Il est parti avec les autres. Bien sûr, il reviendra, mais quand la guerre sera terminée et que les hommes seront de retour...

AÏNO

O mon père, pardonne-moi. J'espérais le revoir encore une fois.

LE VIEILLARD

Mon enfant, pardonne-moi, il brûlait du désir
de te voir mais je ne l'ai pas laissé entrer.

(Il revient dans le château.)

AÏNO, *doucement comme se parlant a elle-même.*

Oui, je sais, tu ne l'as pas laissé. Il l'espérait
beaucoup. Non, c'est Dieu qui ne l'a pas voulu ...
Mon Dieu, le voudras-Tu un jour ?

(La voix du vieillard se fait entendre à l'intérieur.)

LE VIEILLARD

Viens, mon enfant. Je veux prier.

(Aïno ferme la porte du château.)

AÏNO

J'arrive, père.

Rideau.

ACTE III

*Neuf mois plus tard. La chambre du vieillard
dans le château.*

LE VIEILLARD, *à sa fille Aïno, qui se tient à ses
côtés.*

Mon enfant, verse un peu d'eau dans ma
bouche !

(Aïno lui verse à boire.)

AÏNO

Mon père, comme tu as soif aujourd'hui !

LE VIEILLARD

Mon enfant, assieds-toi près de moi.

Oui, j'ai soif, très soif. L'homme, tant qu'il est vivant, pense que la vie n'est que soif mais je sais maintenant que la mort est aussi soif. Dieu seul sait où et à quoi aboutit cette terrible soif.

Quand et où notre gorge sera-t-elle rafraîchie ?

AÏNO

Père, pourquoi parles-tu de mort ?

Ces paroles signifient pour moi : abandon...

LE VIEILLARD

Mon enfant, pourquoi tenterai-je de te tromper ?

Une voie s'ouvre à mes yeux : il faut que je te quitte pour la suivre. Je sens que je meurs...

Verse-moi un peu d'eau ...

AÏNO

Mon Dieu, pitié pour lui et pour moi.

Tu me laisses seule dans ce monde immense
?

Je ne peux pas rester seule dans ce château,
ni même dans ma chambre !

LE VIEILLARD

Mon enfant, j'ai demandé de l'eau.

AÏNO, elle lui donne à boire.

Mou père, qui donc pourrait abolir la solitude
de ton enfant par un regard miséricordieux ?

Comment peux-tu me dire que tu me quittes
?

LE VIEILLARD

C'est vrai, à l'exception, de Dieu, Je ne peux te confier à personne.

C'est Lui qui me sépare de toi et c'est Lui qui te couvrira d'un regard miséricordieux. Où n'est-Il pas ?

N'est-Il pas plus clément qu'un père avec ses créatures ? Ne pleure pas, mon enfant.

AÏNO

Oui, Dieu est grand et clément. Il te rendra la santé et Il sait bien que mon bonheur est dans ta vie. Il me couvrira de Sa pitié.

LE VIEILLARD

Aïno, Dieu est toujours clément. Parfois Il nous envoie des épreuves tragiques et nous fait une vie amère mais tout cela ressort de Sa

clémence... Nous pensons parfois qu'Il nous fait une vie trop dure.

L'être humain ne peut connaître ni son bonheur ni son malheur.

Toute la vie il ne fait que chercher son bonheur, il est tout près de lui pourtant, mais il n'arrive pas à le reconnaître. Nous sommes créés faibles et ignorants. Si seulement nous pouvions distinguer notre bonheur... Il n'y a pas d'autre solution à cela que d'avoir la foi. Ce que Dieu fait est pour notre bien et notre bonheur est dans Son assentiment.

AÏNO

Comment pourrai-je résister seule à mes chagrins, mon père !

LE VIEILLARD

Mon enfant, ne te plains pas. Tâche de ne pas pleurer. Ecoute-moi... Ah ! Neuf mois ont passé. Nos hommes ne sont pas revenus. Si je pouvais une fois seulement revoir Zalmaï... Mon enfant, quand je lui ai fait mes adieux, je lui ai dit que tu lui appartenais et que s'il revenait, la porte de ce château s'ouvrirait devant lui et que mon chameau porterait votre palanquin de mariage. Il faut que tu te souviennes de tout cela. Ecoute mes volontés : qu'à chaque instant de ta vie, tu lui donnes amour et obéissance. Tu es seule dans la vie, tu n'as personne, à part lui, à qui donner ton cœur.

A son amour, consacre ton âme tout entière et sois assurée que pour une femme il n'y a guère de bonheur plus grand qu'un cœur débordant d'amitié et d'amour pour son mari. Tu es le seul lien, la seule richesse que je quitte et que je confie à Dieu. A toi, je confie tout le reste.

Sois certaine que le bonheur de chacun est en ses propres mains. Dieu regarde toutes ses créatures avec miséricorde et aime tous ceux qui le prient. Le malheur est pour ceux dont les actions et les intentions sont mauvaises, Dieu les châtie par leur propre blessure. Aux gens heureux Il offre la profusion de Ses bénédictions, puisqu'ils s'en sont rendus dignes, car nulle des actions pècheresses de l'homme envers Dieu ne peut atteindre Sa grandeur et Ses bonnes actions ne sont bienfaisantes qu'à Lui-même. Avec mon cœur, mon esprit, je témoigne car Dieu est unique, indulgent et miséricordieux... Prie pour qu'Il me pardonne mes péchés. Mon enfant, adieu, mon Dieu, donne-moi l'absolution dernière, conduis-moi...

(Il meurt.)

AÏNO crie.

Ah ! Mon père, que t'arrive-t 'il ? Pourquoi mets-tu fin à ces paroles bienfaisantes? Pourquoi es-tu à présent silencieux ? Parle, père! Enseigne-moi encore le bien, la voie droite. Ah ! qu'arrive-t-il ?

Mon Dieu, pardonne-lui. Ce cœur chaleureux, qui pendant soixante ans battit pour l'amour et la générosité et brûla de regret pour la moindre faute et dont toute l'espérance était faite de désirs ardents et purs, devient maintenant froid. Ses yeux, que la prière remplissait de larmes, sont à présent fermés sur le monde et la vie. Son corps animé pendant soixante ans est, en un instant, devenu immobile... Il ne me consolera plus. Il ne voit plus ma solitude... Il ne peut plus prier pour mon bonheur. Il a mis fin à tout par son dernier regard. Au moment de la mort, le simple regard fixé sur un être peut, en un instant, remplacer toutes ces années de vie ! *(Elle crie.)*

Ah ! Ah ! Mon père, pourquoi m'avoir laissée
seule !

(Elle perd connaissance.)

Rideau.

ACTE IV

Trois mois plus tard, dans le camp militaire.

ZALMAÏ, *dans sa tente.*

Je ne sais pas pourquoi le grand Aïeul a donné l'ordre d'installer le camp ici. Il ne reste, d'ici à la ville, à peine plus d'une lieue.

YAWAR, *ami de Zalmaï.*

Ahmadshah, le Grand, sait mieux que nous...
Le soleil vient de se coucher... Les hommes
pouvaient arriver jusqu'à la ville à la nuit tombée.

ZALMAÏ

Peut-être ne veut-il pas apporter à la ville sa brillante victoire au moment des ténèbres de la nuit.

YAWAR

Oui, ce ne peut être que cela.

ZALMAÏ

Mais combien de cœurs attendent ceux qui ont fait leur devoir et entrent en leur ville tout couverts de la gloire de la victoire !

Ce soir, chez les hommes, règnent l'attente et le désir.

YAWAR

Oui, mais que faire ? Ne vaut-il pas mieux
que croisse encore l'impatience de ceux qui les
attendent ?

ZALMAÏ

La ville sait que les hommes sont de retour
mais nous ne savons rien de ce qui se passe dans
la ville.

YAWAR

Tout le monde exulte...

ZALMAÏ

Il y a beaucoup de cœurs attristés, aussi. Ceux
qui n'attendent plus leurs frère, fils, mari...

YAWAR

Mais personne ne sait avec exactitude les noms des morts.

ZALMAÏ

C'est donc pour la ville une nuit très difficile. Tous sont tristes car chaque père, chaque mère attend le sacrifice de la part de son fils et le compte parmi les morts.

YAWAR

Oui...

ZALMAÏ

Ce soir, la peur et l'espérance jouent avec les cœurs. A présent tu peux disposer...

Fais un tour dans le camp et transmets aux sentinelles les ordres du grand Aïeul: que personne n'a le droit de se rendre en ville avant que toute l'armée ne soit rassemblée.

YAWAR

A tes ordres.

(Il sort.)

ZALMAÏ, seul.

Une année entière ! Une année entière !
L'attente de la mort, le voyage... Le voyage sans adieux... Ah ! comme ce fut dur !

On eût dit que j'étais condamné à ne plus la revoir...

C'est fini, tout cela est passé.

A présent, il n'y a plus qu'une lieue de distance entre nous. Il y a deux mois, j'étais des

milliers de lieues loin d'elle. Des montagnes nous séparaient mais aujourd'hui, quand je suis monté sur la colline, j'ai vu de loin le château qui abrite mon bonheur. Je n'ai personne autour de ce château, étais-je trop loin ou bien n'y avait-il vraiment personne ? Je peux marcher jusque-là et me rendre auprès d'elle.

Pourquoi s'est-on arrêté ici ? Si nous avions continué jusqu'à la ville où attendent nos bonheurs cela aurait-il diminué la grandeur notre armée ? Tous les hommes ne désiraient-ils pas cela ? Un ordre de notre roi a suspendu des milliers de désirs. Lui-même n'aurait-il pas préféré passer la nuit dans son château plutôt que dans une tente militaire ? C'est sa préférence peut-être, mais m'obliger à faire de même ? La loi, l'ordre, l'obéissance, le devoir ? Tout cela, certes, est respectable, mais en tant que soldat, n'ai-je pas accompli tout mon devoir ? Mon devoir était la guerre et la victoire, l'obéissance, la soumission et l'acceptation de la mort... N'y ai-

je pas entièrement souscrit ? N'étais-je pas le premier cavalier à lancer son cheval dans la rivière, n'ai-je pas forcé les portes des trois châteaux ? Par deux fois, n'ai-je pas attaqué l'ennemi au centre de sa puissance ? Le grand Aïeul, le commandant suprême, n'a-t-il pas baisé mon front à trois reprises ? A présent, la nuit s'avance et je suis toujours ici, à garder l'ordre de l'armée. Il n'y a guère de danger, j'ai accompli mon dernier devoir. Si je pars un peu avant les autres, qu'est-ce que cela peut changer ? Je pense revenir ici avant le départ de l'armée, il faut que je m'en aille... Ah ! mon père, s'il est toujours en vie, comme il sera heureux. Je reviens victorieux et vivant, Aïno m'ouvrira la porte du château et je l'embrasserai. Quelle est cette voix qui me dit : « Respecte la loi!... N'y va point... Tu n'as pas le droit de partir avant les autres... » C'est la voix de la loi... Non, c'est simple imagination, je dois partir, aucune raison ne peut m'en empêcher. Ici je n'ai plus de devoir autre qu'une attente

mortelle. Au lieu de dormir et de me reposer, je veux me rendre à mon amour, quitté il y a un an, sans lui dire adieu. Il me faut partir. Oui, il ne faut pas perdre un instant... Ah ! ton visage souriant m'attire vers toi, tu m'ouvres les bras... Est-ce ta main qui est posée sur la chaîne du château ? Vas-tu m'ouvrir la porte ? Oui, Aïno, ouvre, me voici arrivé, vivant et victorieux. Laisse-moi tout d'abord t'embrasser puis réveille le vieillard, mon père... Ah ! c'est vous qui ne m'avez pas laissé faire mes adieux à ma fiancée ? Vos mains tremblantes auront-elles la force de détacher la chaîne du château ? Permettez que j'embrasse vos mains ; plus tard je vous raconterai l'histoire de la guerre. Laissez-moi embrasser Aïno.

Vous aviez raison de me dire : « Vous vous verrez un jour-dans la joie et les rires au lieu de vous quitter dans la tristesse et les larmes... » A présent, c'est moi, je viens vers toi...

(Il sort de la tente.)

Rideau.

ACTE V

A la porte du château.

ZALMAÏ *frappe à la porte.*

Pourquoi ne m'ouvrent-ils pas ?

N 'y a-t-il personne dans ce château ?

(Il frappe à nouveau plus fort.)

Le sommeil des vieillards est-il donc si lourd
?

(Un silence.)

Donnons-leur un instant de répit...

Ne m'avait-il pas assuré que si je revenais
vivant et victorieux, la porte de ce château
s'ouvrirait devant moi ? Ne suis-je pas revenu

victorieux et vivant ? Ce château n'est-il pas celui de mon bonheur ?

Pourquoi n'ouvrent-ils pas ? *(Il lance des cailloux vers le château.)*

Je n'entends toujours pas de bruit de pas... Sont-ils partis ?

(Il lance à nouveau des cailloux vers le château.) C'est le bruit de ses pas... Il s'approche... Ce sont de jeunes pas... Le vieillard ne peut pas marcher si vite. Ah ! pourquoi ne puis-je savoir qui vient ? Oui, les voilà réveillés. N'attend-elle pas mon retour à cette heure-ci ? Si c'est toi, Aïno, quel grand bonheur pour moi ! Je suis sûr que toi aussi m'accueilleras comme ton bonheur. Demain, les histoires de mon courage t'enchanteront ; mon Dieu, de trois châteaux j'ai percé la porte avec l'impétuosité de la jeunesse, de la force et du courage ! Ouvre la porte de ce château devant mon espérance ! C'est ici que les bras du bonheur s'ouvrent pour moi. Les bras du

vieillard qui m'aime comme son fils. Les bras de mon amour que j'aime comme ma vie. L'aube a déjà mêlé la lumière à la nuit... Pourrai-je retourner au camp avant que le soleil se lève ?

(Derrière la porte on entend la voix d'une jeune femme : « Qui vient là et qui demande-t-on ? »)

ZALMAÏ

C'est moi, je reconnais ta voix.

AÏNO

Je ne sais qui tu es, ni qui tu demandes...

ZALMAÏ

Ouvre la porte, c'est moi, ne reconnais-tu pas ma voix ?

Où est mon oncle ?

AÏNO

Ton oncle est mort il y a trois mois. Toi qui ignorais sa mort, comment peux-tu dire me connaître ?

ZALMAÏ

Il est mort...Oh ! Ouvre la porte pour que nous pleurions ensemble... C'est moi... Zalmaï !

AÏNO

Zalmaï viendra avec les hommes de la victoire, il viendra au son des trompettes et des tambours des victorieux, avec les jeunes gens et les hommes.

Va-t'en, je ne te connais pas.

ZALMAÏ

Ce n'est pas un autre. Aïno, je suis Zalmaï!

Ai-je donc été si vite oublié ?

AÏNO

Est-ce l'armée, dont la victoire est montée
jusqu'aux cieux qui entre dans la ville dans un tel
silence ?

Revient-elle sans les fanfares de la gloire ?
Zalmaï n'est-il pas parmi les victorieux ?

ZALMAÏ

Je suis Zalmaï ! Je reviens victorieux et
vivant !

Pourquoi ne m'ouvres-tu pas la porte du
château ?

Pourquoi ne me reconnais-tu pas ? Le temps passe...

Fais vite et comprends-moi.

AÏNO

Que t'arrive-t-il ? Es-tu seul ?

ZALMAÏ

Rien ! Ouvre la porte ! Oui, je suis seul.

AÏNO

Pourquoi es-tu rentré, seul ?

ZALMAÏ

Parce que je n'avais plus la force de supporter l'inquiétude et je n'ai pas pu ne pas te voir. Je suis rentré avant les autres pour me retrouver

vraiment grand et victorieux sous ton regard. Il faut que je retourne en hâte.

AÏNO

Pourquoi veux-tu si vite repartir?

ZALMAÏ

Pour entrer dans la ville avec les autres, ensemble.

Il faut que je sois au camp avant que le jour ne se lève, j'ai une lieue à faire.

AÏNO

La porte de ce château ne s'ouvrira pas devant quelqu'un qui viole la loi pour une femme et oublie son devoir.

ZALMAÏ

Aïno, c'est ta voix qui blesse mon cœur.

AÏNO

Oui, va-t'en, je ne peux pas te voir.

ZALMAÏ

Aïno, pardonne-moi ! Si ton père était vivant,
il n'agirait pas ainsi.

AÏNO

Ne calomnie pas les morts... Va-t'en...

Va, que la loi te pardonne... *(Ses pleurs
étouffent sa voix.)*

ZALMAÏ repart déçu.

Que la loi...

Rideau

Baghbani Djadi,

Septembre 1942.

La conscience

« Plût à Dieu que je disparusse dans la gueule terrifiante de ce python dont mon esprit d'enfant innocent redoutait l'histoire plutôt que d'être tourmenté par ma conscience comme par un mauvais rêve se répétant à l'infini. »

A l'occasion des nuits de fête et de Barat⁸ il venait toujours me rendre visite, et moi-même, je ne pouvais attendre que lui. Alors que tous les habitants de cette ville festoyaient gaiement dans leur famille et n'auraient sacrifié la joie de ces nuits pour un étranger solitaire enfermé entre les murs de sa chambre et tourmenté par de sombres

⁸ Barat est une fête religieuse qui a lieu surtout la nuit et c'est la commémoration des morts dans chaque famille. Cette nuit-là, on allume autant de lumières qu'il y a de membres dans la famille. Les cierges sont placés sur un grand plateau avec des raisins secs et des bonbons aux amandes qui ressemblent aux pralines. (N. des T.)

pensées ; aucun visiteur n'aurait pu se réjouir avec lui en cette demeure. Une ville cependant ne peut être dépourvue d'un cœur solitaire compatissant sinon elle n'est plus que racines stériles et, par les nuits de fête, mon ami délaissait toute chose pour venir partager ma solitude, nous parlions ensemble jusqu'à l'aube. Je crois qu'il m'aimait à cause de mes chagrins, me disait toujours que mes paroles le remplissaient de mélancolie et qu'il lui semblait avoir devant ses yeux une page de sa propre vie passée, lorsque je lui racontais mes tristes souvenirs ; même devant mon insistance il n'acceptait pas de me quitter pour aller se reposer.

C'est la nuit de Barat, il fait sombre. Dans mon cœur, il n'y a que les souvenirs du passé et l'attente de mon ami. Je m'occupe de l'installation des cierges, encore non allumés. J'ignore si leurs lumières m'apporteront joie ou tristesse. Le temps passe, mon ami tarde à venir... Resterai-je seul cette nuit ?... Pourquoi ne vient-il pas ? Peut-être... Il y a un instant j'avais

l'impression que toute la nuit était passée, que tous mes souvenirs étaient revenus, que mes cierges avaient entièrement brûlé, que mes phantasmes avaient pris fin, que mes larmes avaient coulé, que mes yeux étaient redevenus secs et que j'attendais l'étoile du matin, mais je me suis soudain aperçu que je n'avais même pas allumé les cierges. J'entends une voix qui me dit :

- Laisse-moi allumer tes cierges.

Je regarde avec étonnement et je vois que mon ami est arrivé, qu'il n'est pas seul accompagné de quelqu'un que je n'attendais pas. L'entrée du visiteur inconnu n'a pas changé en vain le cours de mes pensées. Les cierges sont à présent allumés. J'allume toujours sept cierges pendant la nuit de Barat. Pourquoi ce chiffre n'augmente-t-il ni ne diminue-t-il jamais ?...

Nous nous asseyons et mon ami me dit :

- Ce soir, tu as un invité de marque.

Je lui réponds :

- C'est à lui que je le demande.

Mon invité inconnu, avec un sourire d'une extrême tristesse, dit alors d'une voix douce :

- Permettez-moi de ne répondre à votre question que demain matin.

Je suis sûr que vous comprendrez qu'il ne pouvait pas y avoir pour moi de réponse plus complète et que grâce à cette simple phrase, je me trouvais très proche de lui... J'ai senti que, lui aussi, avait trouvé le chemin de mon cœur, d'ailleurs tout disposé à son égard. Il n'était guère âgé et, pourtant, ressemblait à un vieillard. A l'évidence, il avait été très beau. Dans ses yeux tristes et son regard pénétrant, on lisait une lueur de regret et de remords, ses cheveux avaient précocement blanchi. Il était pensif et triste. On sentait qu'il aurait voulu parler mais qu'il ne le pouvait pas, tellement silencieux et triste que mon ami et moi ne pouvions nous-mêmes plus rien dire. Enfin, j'ai demandé

- A quoi pensez-vous ?

Il dit :

- Avant de vous répondre, donnez-moi le temps de rassembler mes pensées.

Nous nous sommes alors plongés dans la réflexion, chacun de nous avait oublié la présence des autres. Sa voix a soudain brisé le silence :

- Pouvez-vous imaginer à quoi puis je penser ?... Je sais que vous désiriez que je parle mais j'ignore pourquoi je ne peux pas le faire. Depuis longtemps, j'ai été à moi-même ma seule préoccupation : de quoi pourrais-je donc vous parler ? Je ne puis quitter mon univers, l'univers exclusif dans lequel vit un individu seul et appelant la mort, et qui est moi-même. L'air en est irrespirable pour les autres, son feu les dévore, son eau ne désaltère personne, ni moi-même, son soleil n'a pas de lumière, ses arbres sont morts et ne donnent aucune ombre, le beau château de ma vie est en ruine, il n'en reste debout qu'un pan de mur à l'ombre duquel je me cache, pour que le jour, la lumière du soleil et, la nuit, la clarté de la

lune et des étoiles ne me touchent pas. Mais si vous voulez quand même que je vous parle, je vais vous raconter une histoire de cet univers où je me trouve.

Son regard s'est encore attristé, sa voix tremblait, son visage blême s'empourprait, j'avais l'impression qu'un feu était allumé dans son cœur, qui le brûlait, j'en sentais même la chaleur ; il a fixé ses yeux sur moi et m'a dit :

- Je ne sais pas pourquoi je ne puis vous montrer à nouveau ce visage plein de gaieté que j'ai eu autrefois. Plusieurs années douloureuses, torturantes ont mutilé ma jeunesse et ses joies ; il n'y a guère que moi qui puisse me reconnaître et c'est là mon seul bonheur car même des gens, jadis très proches, passent près de moi sans savoir que je suis ce même jeune homme, personnifiant autrefois la joie et les plaisirs... Ils étaient alors associés à mon insouciance, à mes richesses, mais aujourd'hui, alors que, passant près d'eux, je remarque le moindre changement dans la couleur ou l'ordonnance de leurs traits, eux me

considèrent comme s'ils ne m'avaient auparavant jamais connu. Quand je les regarde, j'ai l'impression d'avoir quitté déjà cette vie et que je suis sous terre. Ce n'est pas la mort qui nous tue, c'est l'oubli. Je ne suis pas mort mais eux m'ont oublié. Ceux qui sont morts et dont la terre recouvre le visage, je ne peux les considérer comme des inconnus que je ne puis oublier. En cet instant même je revois des yeux pleins de larmes qui me blessent le cœur : à tous ceux qu'ils appellent autour d'eux, ils adressent leur supplication de me regarder et de me reconnaître. Je cache mon visage mais ses mains sont plus fortes que les miennes, elles arrachent tous les masques, même les plus épais et ne me permettent pas de cacher l'infâme visage que j'ai à présent. Dans cette foule de regards, j'en découvre de blessants, de haineux qui percent les défenses de mon âme. Je ne sais jamais si ces regards viennent d'une tombe ou de mon cœur et de ma conscience. J'ai presque accepté l'idée que la tombe des opprimés est dans la conscience du

tyran, si toutefois, il en a une. Les cris d'angoisse, de haine et d'agonie me frappent sans que je puisse savoir d'où ils viennent, il me semble parfois que je me tue moi-même. Quelqu'un en moi se moque, hurle, me maudit et m'extermine mais il n'existe aucun juge qui puisse décider d'une vengeance sur soi-même pour m'apaiser...

Là-bas, une bougie s'est éteinte sur le plateau. Pourquoi ne l'allumez-vous pas à nouveau ?... Il y a quelques années j'étais un jeune homme futile et gai, semblable à un arbre verdissant parmi les fleurs parfumées et au destin fortuné. La beauté m'entourait de toutes parts, le zéphyr soufflait doucement pour moi, mon ciel était toujours sans nuage, mes eaux étaient claires, mes fruits étaient doux et mon ombre légère. Les rossignols ne quittaient pas mes branches pleines de fruits, le froissement de mes feuilles était plus agréable à entendre que leur chant nocturne. Le jour, j'étais baigné par le soleil, et la nuit, par la lune et les étoiles. Je ne sais pas pourquoi cette mer, dans laquelle je m'agite à présent, ne me noie pas

définitivement ou ne me rejette sur le rivage...
Les vagues, petites ou grandes, m'ont épuisé.
Plaise à Dieu qu'elles m'asphyxient et
m'absorbent, que je n'aie plus à faire cet effort
insoutenable.

Mon cœur l'appelle pour qu'elle me montre
son pâle visage, son halètement, ses cheveux en
désordre, ses yeux noyés de larmes, au regard
assombri, aux cils comme des poignards, ses
lèvres desséchées, son corsage déchiré, son
ressentiment, sa fureur contenue, son cœur plein
de cris. Tous ses traits me condamnent à la
malédiction et elle me répond : « Je ne veux plus
de toi, je me vengerai de toi et très vite, je te
retrouverai près de moi et dans ton cou, je
plongerai mes doigts ensanglantés. »

Plût à Dieu que vous puissiez contempler ce
fantôme terrible qu'autrefois j'ai tant aimé au
point de compter chaque instant qui me séparait
d'elle, et que vous puissiez voir quelle force
l'habite pour me vaincre ainsi... Je tremble...Ce
tremblement m'accompagne depuis des années...

Pensez-vous que je sois en face d'un ennemi invincible ?... Je l'ai opprimée, traitée injustement autrefois et c'est aujourd'hui ce qui fait ma faiblesse, je suis à moi-même mon propre oppresseur et j'ai peine à vous raconter la fin de mon histoire. Son esprit me terrifie toujours davantage et elle m'interdit de vous parler d'elle... Mais sa menace est vaine et ne peut m'empêcher de vous la dire.

Je l'aimais : c'était la seule femme qui avait conquis et mon cœur et mon âme. Son image brillait continuellement au ciel de mon esprit. Dans les univers de ma pensée, son beau visage ne me laissait jamais solitaire. Elle seule était capable de transformer l'obscurité de mon triste cœur en lumière et joie. Je la cherchais partout comme l'oiseau cherche le nid de son bonheur et, presque inconsciemment, mes pas me portaient toujours vers sa demeure.

Comme le faucon affamé volant dans une nuit d'orage, j'envoyais vers elle mon esprit obscurci de tristesse.... Elle vivait seule. Elle

n'acceptait pas que quiconque s'aperçût de sa pauvreté, elle ne quittait jamais sa maison à moins que ce ne fût pour puiser l'eau à la source et rapporter la jarre pleine...

Ses vêtements étaient trop usés pour cacher la beauté de son corps, les murs de sa mesure lui étaient une robe et le toit, un châte sur sa tête.

Personne ne connaissait ses origines. Pendant deux ans, elle a vécu près de notre château ; elle travaillait parfois comme servante chez mon père mais je ne l'avais jamais vue. Quand les femmes lui demandaient d'où elle venait, elle disait que son mari l'avait quittée plusieurs années auparavant et que depuis, elle vivait seule. Un jour « par hasard », je l'ai aperçue à la porte du château et j'ai cru un instant voir l'ange gardien de la joie et du bonheur de ma famille. Une pauvre servante, aperçue de loin, dont j'avais seulement entendu le nom, ne pouvait pas être si belle. Elle a tout de suite détourné son visage mais elle a su, par un simple regard, que mon cœur ne pourrait plus jamais se déprendre de son

amour. Elle était plus sensible que moi car jamais je n'avais pressenti que son âme suivait la mienne et qu'elle m'aimait en silence depuis de longs mois. Je voulais me rendre auprès d'elle, dans sa maison, lui parler. Elle a cru que, moi aussi, je l'aimais. Je lui ai promis de l'épouser et lui offrit, en gage de fiançailles, un collier. Malgré cela, le doute l'habitait et elle ne pouvait croire à la réalisation de son bonheur, bien que je fusse prêt à l'épouser.

L'amour est un feu sacré mais le désir est comme une eau trouble. Cette eau impure éteint le feu céleste. Après avoir vécu quelques jours auprès d'elle, les flammes et les éclairs attachés à la fidélité, au courage, se sont éteints dans mon cœur, je ne pensais plus qu'à quitter cette pauvre fille haillonneuse. Elle m'a alors retenu en me disant : « Tu penses à notre mariage ? » Je lui ai répondu : « Ce collier précieux devra te suffire. » Sa main est retombée, son visage a pâli, je suis parti. Le lendemain, on m'a dit que, la veille au

soir, elle avait quitté notre village pour une destination inconnue. Je n'en ai rien ressenti.

Les mois et les années ont passé. La lune et le soleil se sont succédés. Je l'avais presque oubliée mais, parfois, dans mes pensées nocturnes et mes rêves de l'aube, je revoyais son visage. Est-ce que ce visage me troublait ? Non, j'étais jeune et nulle pensée ne pouvait m'assombrir. J'avais seulement envie de la revoir pour éprouver à nouveau les désirs du passé. Elle était donc partie et jusqu'à ce soir, vingt-deux ans ont passé.

Il y a trois ans, elle a réapparu, mais comment ? Je ne la reconnaissais plus et, comme quelqu'un revenu d'un évanouissement et qui ne reconnaît plus ses amis, je la regardais et ne savais plus qui ce pouvait être. Ses larmes étaient comme des gouttes d'or jetées sur mon visage pour me réveiller. La mort avait donné à ses mains étroites toute sa force et le coup que j'en ai reçu m'a fait sortir de ma torpeur. Depuis ce soir-là, elle ne me quitte pas d'un instant et quand je me fixe sur des

occupations et que je lui tourne le dos pour échapper à ses regards brillants qui me transpercent, elle s'agrippe à mon vêtement, elle ouvre mes yeux et me dit: « Meurs vite !... Viens vite... Les rayons du soleil de justice embrasent le Juge suprême dans l'attente de ta venue.»

Je ne peux plus supporter ce tourment ! La seule qui pourrait me pardonner me maudit... Oui, il y a maintenant juste trois ans, j'ai décidé de voyager... Parfois l'homme connaît mieux la vie, le monde et même sa propre personnalité au milieu d'étrangers. Je savais que les joies passées ne reviendraient jamais. J'avais perdu ma fortune, chaque année les murs du château s'effritaient un peu plus. Certaines pluies tombent du ciel pour justement démolir certains châteaux ; chaque instant du passé dure et pèse sur ma vie comme plusieurs années et m'affaiblit toujours davantage. Le carrosse de mon bonheur avait quitté à jamais la route de ma demeure. Les torrents du désir avaient inondé et coupé le chemin de mon bonheur. Comment pouvais-je

vivre dans la pauvreté là où j'avais vécu dans l'opulence ?

Les voyages m'ont-ils sauvé ? J'ai voyagé : je me suis éloigné de ma terre natale et de mes péchés d'autrefois. J'ai tout quitté. La seule chose que j'emportais toujours était le fardeau de mon remord pesant sur mon cœur et mon âme...

Il y a des choses que l'être humain ne peut jamais abandonner... Pendant des jours et des nuits, j'ai marché. Parfois, quand j'étais seul, je me croyais encore un homme orgueilleux et riche, j'oubliais la fatigue mais, très vite, je ressentais dans toute sa vérité que je n'étais qu'un pauvre homme, égaré loin du temps de sa jeunesse et de sa terre natale, et chaque pas m'en éloignait encore et devenait plus lourd. J'étais épuisé mais aucune ombre ne pouvait m'accueillir. Quand je voyais un homme riche, je pensais qu'il m'avait volé mon cheval et m'avait dépouillé de ma joie, de ma fierté et même de ma jeunesse, je voulais lui réclamer mes droits et quand un pauvre passait à côté de moi, j'avais

peur et je pensais que j'avais revêtu ses vêtements et dérobé sa tristesse et sa pauvreté... Là, je me sentais tellement épuisé que n'importe qui aurait pu me dépouiller sans que j'eusse la force de me défendre.

Un jour sur mon chemin, j'ai trouvé le fer d'un cheval, je l'ai ramassé, le soleil l'avait rendu brûlant, j'ai cru que c'était le fer du cheval que je montais autrefois. Je l'ai jeté à regret. Une nuit, dans la mosquée d'un petit village, je brûlais de fièvre... Un homme épuisé par le voyage et la misère n'a pas d'autre abri que la maison de Dieu. Un brave homme du village est venu me prendre par la main et me regarder dans les yeux. Il m'a dit qu'il allait m'envoyer des aliments et des remèdes. J'avais quarante ans alors mais, pour la première fois, j'ai connu la gêne devant la pitié. Dans ma jeunesse et ma richesse je n'avais que des péchés et dans la pauvreté je n'éprouvais que tristesse. C'était pendant le mois de Ramadan, j'avais faim. J'ai entendu la voix d'une femme qui me demandait de la suivre, j'ai cru entendre une

musique en rêve. Elle m'a emmené dans une chambre obscure et est partie. Après un court instant, elle est revenue, une bougie à la main, elle m'a dit être la servante de cet homme généreux, qu'elle n'avait personne avec elle. J'ai senti qu'elle avait peur et je lui ai posé la question. Elle m'a répondu qu'un jeune homme, le fils de cet homme qui habitait dans le château, la poursuivait. Je lui ai conseillé de s'enfuir. « Où, avec qui ? » me répondit-elle. Je lui dis alors: « Tu peux me faire confiance. Veux-tu accepter mon aide ? » Je pensais retrouver ma jeunesse, mon cheval m'attendait près de la porte du château. J'étais encore prêt à commettre un autre péché. J'étais encore dans mes pensées quand sa voix s'est élevée : « Je viendrai avec toi mais... Oui, je resterai toute ma vie avec toi. » Je voyais sur son visage des traces de peur mêlées à de l'espoir. « Je n'ai pas d'autre solution que de partir avec un pauvre mais avant de partir, je voudrais te dire une chose car ma mère, avant de mourir, m'a donné ce collier et m'a dit de le montrer à

celui qui voudra m'épouser et de lui raconter son histoire. »

Je n'ai pas pu regarder ce collier brillant dans la pénombre. Mon cri a effrayé la jeune fille...

Une fille a pris la main tremblante de son père inconnu et tous deux s'enfuient dans la nuit. Sa mère les suit...

Kaboul 1320

1941.

La fille nomade

Le désert s'est couvert de fleurs sauvages, parfumant l'air pur: on dirait que le portrait de l'Ami⁹ y a été dessiné avec du musc.

Durant le jour et pendant la nuit, le soleil et la lune offrent leur lumière aux tentes à demi noyées dans les fleurs et les herbes sauvages.

Au matin quand les nomades se dispersent en toute liberté, leurs chants joyeux dévalent jusqu'à l'horizon qu'ils semblent déborder.

La nuit, quand les jeunes filles et les garçons reviennent à leurs tentes et qu'ils s'asseyent autour du feu, leurs chansons semblent monter

⁹ L'Ami, dont le nom commence par une majuscule dans la littérature ancienne de l'Afghanistan, désigne en général Dieu. Ici, le portrait de Dieu semble avoir été dessiné par transparence avec le parfum que portent les gazelles du désert. (N. des T.)

jusqu'aux étoiles. Ce sont eux les vrais enfants de la nature et, au contraire de nous qui avons quitté notre mère, ils demeurent tout près d'elle. Comme un enfant au sein de sa mère lui jette un regard innocent, ainsi regardent-ils la nature. S'ils s'agitent, c'est à la manière d'un enfant dans les bras de sa mère et, s'ils s'apaisent, leur sommeil est serein comme celui d'un tout-petit dans le giron maternel. Leurs pleurs sont ceux d'un nourrisson affamé qui demande à téter, leur sourire ressemble au rire des fleurs doucement remuées par le zéphyr qui a franchi les mers, les vallées et les montagnes. Ils veulent garder la nature et le monde intacts, ils désirent que les déserts restent verts, que les nuages de printemps soient gorgés d'eau, le ciel hivernal en son azur, que les torrents gonflés bondissent, que les sources jaillissent, que les fleurs resplendissent de toutes leurs couleurs, que les pis des vaches soient des fontaines de lait, que les moutons soient gras à point. Ils désirent que les choses soient comme elles sont.

Ils ont pour compagnes des gazelles du désert et croient qu'il ne faut pas les déranger. Ils ne lancent pas de pierres aux pigeons sauvages et pensent que la chasse aux animaux inoffensifs porte malheur. S'ils tuent des loups c'est que ceux-ci dévorent des innocents agneaux. Ils traitent leurs chiens avec affection car ils savent que cet animal est le gardien du plus faible que lui, et que toutes les bontés qu'on lui a prodiguées brillent dans ses yeux au beau regard fidèle. La maladie des chameaux les attriste. Ils sont même heureux lorsqu'ils entendent les corbeaux croasser leurs messages¹⁰ car ils ne sont pas superstitieux et ne croient pas aux présages sinistres ; leur cœur est un nid de loyauté et leur poitrine n'abrite que la pureté.

Leur vie, si simple pour nous, est une légende des faits ; quiconque connaissant, comme moi, leur monde, ne vendrait cette connaissance,

¹⁰ Ce n'est apparemment que chez les nomades pashtouns que les corbeaux ne sont pas des messagers de malheur. (N. des T.)

même au prix d'un monde. A chaque nuit qui passe, comme passe une caravane, les feux des étoiles s'éteignent peu à peu. A la fin de chaque journée, lorsque le soleil se cache dans la tente obscure de la nuit, mes souvenirs recommencent à vivre et je pense aux caravanes déjà parties et qui n'ont laissé derrière elles qu'un désert aride. Leurs feux brûlent encore dans mon cœur, chaque inspiration attise et alimente ces feux et chaque expiration exhale comme une brise chassant les sombres nuages qui m'oppressent. J'ai gardé des souvenirs très doux des nomades qui descendaient vers notre village et que les eaux du temps n'ont pu effacer de ma mémoire. Je ne puis oublier comment m'accueillaient les petits nomades de mon âge, avec leur joie enfantine et simple lorsque j'entrais dans leur ronde et qu'une vieille femme, qui avait vu les fleurs sauvages s'épanouir dans le désert pendant plus de quatre-vingts printemps, m'offrait les œufs de ses poules avec tant d'affectueuse gentillesse. Son mari était le chef de la tribu des

nomades et, pour augmenter ma joie et le prix du cadeau, il me disait en me souriant fraternellement :

- Elle avait caché ses œufs pour les garder à ton intention.

Leur petit-fils me regardait avec des yeux jaloux, c'était le seul à ne pas se réjouir quand j'entrais dans leur tente, j'étais pour lui comme un voleur qui lui dérobait les caresses de ce vieux couple. Lorsque je revenais chez moi, les jeunes filles nomades me donnaient des bouquets de fleurs sauvages pour leurs amies du village. Et moi aussi, comme j'étais heureux quand je pouvais leur offrir des présents ! Mais aujourd'hui je sais que le cadeau que je leur apportais était infime comparé à celui qu'ils me donnaient, venant du désert. Lorsque les jours de pluie de Nowroze¹¹ étaient passés, le printemps des nomades lui aussi touchait à sa fin dans notre

¹¹ Le 21 mars, premier jour de l'année en Afghanistan. (N. des T.)

région car ils n'aimaient pas la chaleur du soleil d'été, et alors commençait leur transhumance... Une certaine année, leur date habituelle de départ dépassait déjà trois jours et quand la nuit descendait sur notre village, on entendait toujours les aboiements de leurs chiens.

- Les nomades ne partent-ils donc plus cette année ?

Cette question pesait sur tout le village. Dans l'après-midi du quatrième jour, le bruit des tambours et les cris des jeunes gens s'élevèrent. Toute la tribu attendait-elle ces bruits ? Une belle jeune fille, qui, au long de quatorze printemps, avait joué et dansé parmi les fleurs, venait d'être fiancée au jeune homme qu'elle aimait. Au lendemain de la nuit de ses fiançailles, la jeune fille, qui n'avait pas dormi de toute la nuit, se leva. Elle prit son petit miroir et attendit les premiers rayons du soleil pour contempler son visage attristé : la nuit avait emporté ses cheveux noirs et l'aube, à la place, lui avait apporté des

cheveux blancs. Quelques larmes tombèrent de ses yeux et elle demeura silencieuse. Pour cacher la vérité, elle essaya de chercher un moyen de dissimuler cette honte aux yeux de la tribu. Quand le soleil illumina le monde, on entendit les nomades dire entre eux :

- Voilà ce qui arrive quand on transgresse les coutumes des ancêtres. Pourquoi ne sommes-nous pas partis au jour traditionnel ? Les cheveux de la fille ont blanchi en une nuit. Que Dieu protège les autres tentes. Il faut partir sans tarder.

La fille aux cheveux blancs marchait lentement à côté de son chameau. Les fleurs du désert semblaient la respirer. Le son du djaras¹² attristait son âme toujours davantage. Elle marchait de telle sorte qu'à chaque instant on avait l'impression qu'elle allait tomber. Son chameau était resté loin en arrière de la caravane. Pendant plusieurs jours elle avait ainsi marché et

¹² C'est la cloche qui pend au cou du dernier chameau d'une caravane. (N. des T.)

durant plusieurs nuits elle s'était arrêtée mais son âme était de plus en plus agitée, et la tristesse envahissait ses sentiments de façon de plus en plus accablante. Dans ses yeux, on ne lisait que le désespoir, leurs feux brûlants se voilaient d'une poussière qui obscurcissait la lumière de la vie, elle se voyait plonger dans les ténèbres, elle avait peur : elle pensait qu'un fantôme allait venir l'attaquer. Quand elle arrivait près d'une source, elle s'y penchait pour regarder si ses cheveux étaient redevenus noirs. Elle craignait que les autres ne découvrirent son secret, elle avait envie de fuir mais elle ne pouvait se protéger d'elle-même, et ne ressentait de pitié qu'à son propre égard. L'homme, quand il n'a personne dans la vie auprès de lui pour partager les souffrances qui agitent son âme, est le plus malheureux des êtres. Le comble de l'adversité pour lui est de ne plus pouvoir supporter son propre secret et ne trouver personne à qui le confier. Le bruit qui courait à propos des cheveux de la jeune fille arriva aux oreilles de son fiancé

mais il ne pouvait y croire. Elle retenait son chameau en arrière de la caravane pour ne pas le rencontrer car elle ne pouvait se résoudre à dire la vérité si on lui posait une question.

Deux ans passèrent. Le jeune homme avait voyagé afin d'amasser un petit capital : il avait à présent une tente et plusieurs chameaux, et pouvait assurer la vie matérielle de leur couple. Les préparatifs de la fête du mariage ont alors commencé et les jeunes gens se mirent à danser sur l'herbe. Ils installèrent une tente un peu à l'écart sur une petite colline. Pour la première fois, le jeune homme vit les cheveux blancs de son épouse. Il s'était fié à la lumière de la lune. La jeune fille mourait de peur qu'il ne lui demande la vérité. A part ces cheveux blancs rien ne troublait leur bonheur. La nuit se passa silencieusement et puis la jeune fille se jeta aux pieds de son mari en criant :

- Je ne t'ai jamais trompé !

Une flamme courut dans les yeux du garçon comme s'il brûlait de la tête aux pieds mais il se tint debout, silencieux, regardant sa femme avec un étonnement mêlé de peur et de tristesse.

- Oui, je ne t'ai jamais trompé, répéta t'elle, mais que pouvais-je faire ?

- Que veux-tu dire ?

- Je veux dire que j'implore ton pardon, je n'ai jamais voulu te tromper mais...

- Mais quoi ?

- Mais je ne sais pourquoi je ne peux pas mourir.

- Que veux-tu dire ?

- J'ai été forcée. J'étais une femme faible.

- Qu'a-t-il fait ?

- Il m'a seulement fait blanchir les cheveux...
Je me suis battue...

- Dis-moi maintenant, comment tes cheveux sont-ils devenus blancs ?

- Je vais te le raconter et mourir ensuite.

- Fais vite, je ne peux plus supporter longtemps cette histoire, sois brève.

-Te souviens-tu de la nuit de nos fiançailles ? Ce soir-là, les étoiles m'ont apporté le malheur. La nuit profonde a noirci mon visage¹³. La lune de cette nuit-là a blanchi mes cheveux mais la lune n'est pas descendue, les étoiles ne m'ont pas approchée pour changer la couleur de mes cheveux. Je ne m'étais pas couchée avec de pareilles pensées et je ne m'attendais pas à un tel malheur. Je m'étais endormie avec ta pensée dans mon cœur et j'étais à peine assoupie que soudain, je sentis une chaleur sur mes lèvres. Je me suis réveillée, je vis un homme m'embrasser, je me suis défendue et quand j'ai voulu crier, il s'est enfui sans que je le reconnaisse. La nuit est

13 Expression populaire en Afghanistan : on dit que le péché noircit le visage. (N. des T.)

passée, le lendemain mes cheveux étaient blancs. Depuis cette nuit, je ne veux plus vivre parce que je ne me sens pas digne de ton amour. Au nom de cet amour, je veux que saches que je t'aimerai jusqu'à ma mort !

Quand la jeune fille eut terminé son récit, elle baissa les yeux et ajouta :

- Dis-moi maintenant comment je peux disparaître sans que ton honneur soit atteint.

Elle n'avait pas levé son regard qu'elle se sentit soulevée dans les bras de son mari, sans encore comprendre :

- Pour protéger ton honneur, ne me tue pas de ta propre main. Laisse-moi le faire moi-m...

Elle ne put terminer sa phrase ; son mari avait posé sa bouche sur ses lèvres.

Elle pleura de joie et dit :

- C'est donc toi qui m'as blanchi les cheveux ?

- Oui, c'est moi qui étais venu t'embrasser.

Le lendemain, quand le soleil se leva et les jeunes filles vinrent visiter la mariée, elles virent que ses cheveux étaient redevenus noirs.

Le prince de Bost

La joie, parfois comme un printemps, étend sur tout un pays un verdoyant bonheur et la félicité est si grande que, dans toute une ville, on ne trouve aucun cœur attristé, alors que parfois, il existe un moment où, dans le monde on chercherait en vain un cœur heureux et si, enfin on le découvrait, il serait comme la fleur unique oubliée par la main du jardinier.

Jadis, la ville de Bost¹⁴ était fondée sur la joie et le bonheur : ses jardins étaient opulents et ses châteaux fastueux. Le centre de cette ville était

¹⁴ Bost était la capitale d'hiver des Ghaznavides, une des dynasties les plus importantes d'Afghanistan et qui régna du X^e au XII^e siècle. Ghazni en était la capitale d'été. (N. des T.)

comme Kashghar¹⁵ et ses faubourgs comme Farkhar¹⁶. Dans cette ville, il y avait un roi très bienveillant, aussi aimé par les grands que par les petits. Le peuple ne cherchait qu'à satisfaire le cœur de son roi et le roi ne connaissait d'autre royaume que le cœur de son peuple. C'était en son nom que toute fleur était plantée et c'est lui qu'implorait les paysans pour la bonne venue de leurs récoltes. Il avait édifié un château qui était comme l'image du paradis, un endroit de repos et de sérénité. Personne n'en était jaloux car il n'avait pas d'ennemis et nul ne l'aurait voulu pour un autre que son roi. Il n'y avait pas de pauvre dans son royaume, il ne convoitait pas les biens de ses sujets, et ne demandait rien aux riches mais, au contraire, il était généreux envers tous. Que ce soit en ville, dans le désert ou la montagne, chacun recevait sa part. Il vécut ainsi

¹⁵ Nom de ville. (N. des T.)

¹⁶ Nom de ville. (N. des T.)

jusqu'au moment où le printemps de sa vie s'étant achevé, les nuages de l'âge l'avaient assombri. Ses sages amis vinrent alors à lui et lui dirent :

- Si la vie du roi touche à sa fin, son peuple n'aura plus d'ombre où se reposer. Le peuple désire voir le roi se marier afin qu'une descendance le rassure et le réconforte.

Le roi prit femme mais, plusieurs années durant, il ne reçut pas l'annonce de la nouvelle d'une paternité. Tous étaient attristés. Le roi avait un vizir dont la sagesse et l'intelligence lui étaient un appui. Le vizir, lui non plus, n'avait pas d'héritier. Un jour, un sage arriva en cette ville, venant du désert, et de sa longue canne, il heurta la porte du château royal. Les servantes s'empressèrent pour voir qui il était et ce qu'il désirait. Il répondit alors :

- C'est au château des rois que s'expriment les vœux plutôt qu'au cœur d'un derviche. J'ai entendu que le roi est un homme bienveillant et

juste mais attristé, et je suis venu pour entendre et exaucer son désir.

Les servantes s'en furent rapporter ses paroles à la reine. Son cœur s'en réjouit et, au derviche, elle exposa son désir d'enfanter.

Dans le jardin du roi se trouvait un énorme pommier. Le derviche lança sa canne sur l'arbre et deux pommes en tombèrent. Il en donna une à la reine et l'autre à la femme du vizir. Lorsque le roi voulut lui offrir des pièces d'or, il était déjà parti et personne ne put le ramener. Le roi et le vizir considérèrent la rencontre avec le derviche comme un heureux présage et donnèrent une fête en l'honneur de cet événement. Le peuple apprit cette histoire et se mit en prière.

Le même soir la reine et la femme du vizir conçurent. Lorsque les jours et les nuits voulues furent passés, la reine mit au monde un prince beau comme le jour et la femme du vizir une fille, belle comme un ciel de printemps. Le roi

organisa une fête où le peuple se réjouit comme si le monde était devenu la joie même, puis il fit appel aux sages afin de choisir un nom pour les nouveau-nés. Ils donnèrent au prince celui de Pati et à la fille du vizir, celui de Rabia. Les jours et les nuits se succédèrent et les enfants grandirent en brillant comme soleil et lune. Leur amitié d'enfants se transforma en amour et, dans la ville de Bost, tous en avaient connaissance.

La jeunesse est fougueuse comme le froid dont les plus fortes mains ne peuvent tenir les rênes, et c'est la vie elle-même qui, discrètement, en cravache les flancs pour la faire galoper. Le jeune sang de Pati était si chaud qu'il luttait avec les plus forts et les jetait à terre. Comme pendant son enfance, l'entourage avait accepté son caractère capricieux, celui-ci, à mesure qu'il grandissait, se transformait en orgueil et tous en étaient troublés. Les sages, qui préoyaient son avènement, en prirent peur. Quand il sortait du château royal, le peuple se cachait. Il était entouré

de jeunes vauriens et, dans les rues de la ville, ils se conduisaient comme s'ils étaient à la chasse.

Qu'est-ce qui faisait donc que ce roi si juste fût impuissant à s'opposer aux méfaits de son fils ? Lui aussi, comme les autres rois, préférait-il la joie de son fils à la paix de son peuple ? Comment lui, qui avait consacré sa vie à la justice et aux bienfaits, pouvait il subir un tel malheur ?

Un jour, une vieille femme reçut la visite d'une victime du prince et lui dit :

- J'ai vécu depuis toujours dans l'ombre des bienfaits du roi et je puis jurer, sur sa vie -qu'elle soit encore plus longue -, qu'il ignore les agissements de son fils.

La victime répondit :

- Comment peut-il les ignorer ? Le prince était encore tout jeune quand il jouait avec ses compagnons et avait cassé des cruches des femmes à la fontaine. Quand le roi l'a su, il a offert aux femmes des cruches en argent et n'a

pas puni son fils. C'est lui qui, par faiblesse, a permis à son orgueil de se développer !

La vieille femme répondit :

- On ne peut pas punir un petit enfant, le roi a dédommagé les victimes et n'a pas sévi !

La victime du prince dit alors :

- Même si le roi l'ignore, c'est de sa part une grande injustice.

La vieille femme, dont le cœur était empli d'amour pour le roi, se leva et se dirigea vers le château royal. Il ne s'y trouvait aucun gardien pour lui en interdire l'entrée. Elle alla trouver le roi et lui raconta les injustices de son fils.

Lorsque le prince revint de la chasse, il alla présenter ses respects à son père, mais il le trouva dans un grand état de mécontentement. Son orgueil ne put supporter la semonce que celui-ci lui adressa en de violentes paroles, et il lui répondit qu'il quitterait le pays. Le roi dit alors :

- Que Dieu éloigne tous ceux qui tourmentent mes sujets.

Pati rassembla alors ses amis et leur demanda de partir avec lui.

La ville de Bost possédait deux portes. Pati sortit par l'une d'entre elles et les cris de sa mère s'élevèrent de l'autre porte.

La belle Rabia était appelée par le peuple « le rossignol d'or » et son nom lui était cher. Quand elle entendit les cris de la reine, elle perdit connaissance : la souffrance qui fait gémir les mères fait mourir les amoureuses. Elle alla voir le roi et se jeta à ses pieds pour implorer le retour de Pati. Le roi, dans un silence fâché, détourna la tête : Rabia, tout en pleurs, se précipita vers son père, qui à son tour alla trouver le roi afin qu'il pardonne son fils. Le roi dit alors :

- J'ai éloigné un enfant pour que mes sujets qui sont mes enfants puissent vivre dans la sérénité. Si tu as pitié de ta fille, dis-lui de partir

où bon lui semble. Je ne m'attendais pas que mon vieux vizir me demandât le retour d'un jeune orgueilleux malfaisant et qu'il oubliât le droit des jeunes et des vieux de mon pays.

Le roi, voyant la honte de son vizir, prit peine à le rasséréner et ce dernier alla vers sa fille pour lui enseigner que la justice est plus précieuse qu'un propre enfant.

Rabia, telle une folle, se leva et prévint ses servantes de se tenir prêtes pour partir en voyage. Le roi et son vizir se trouvaient dans le jardin du palais à l'ombre du pommier, quand on leur apporta la nouvelle que Pati avait quitté la ville de Bost la veille et qu'à l'aube Rabia était partie à sa recherche. Ils levèrent les yeux vers la cime des pommiers et le roi dit :

- Le derviche a repris ses pommes.

Le vizir ajouta :

- Oui, mais elles étaient très douces.

Après avoir quitté la ville de Bost, Pati et ses compagnons arrivèrent dans un village où ils découvrirent un très beau jardin. Ils y descendirent pour étudier la suite de leur voyage. Karam et Pordel, ses deux amis les plus robustes et les plus fidèles, proposèrent d'y passer la nuit et d'en partir à l'aube.

Tous deux avaient fort envie d'aller en Inde et ils dirent au prince :

- Plaçons en terre une branche feuillue et demain, nous prendrons la direction que la branche nous aura indiquée.

Le prince accepta la proposition et, vers minuit quand tous se furent endormis, Karam tourna la branche en direction de l'Inde.

A l'aube ils se mirent en route pour l'Inde.

A la prière du crépuscule, ils mirent pied à terre dans une oasis, y dressèrent leurs tentes et lâchèrent leurs chevaux. Quarante tentes furent ainsi installées dans le désert et chacune d'elles

abritait un jeune guerrier. Après la seconde relève de garde, la sentinelle alerta tout le camp et ils aperçurent des cavaliers se diriger vers eux au galop : ils se préparèrent alors pour le combat. Quand les cavaliers s'approchèrent, Pati reconnut Rabia et ses servantes qui venaient vers eux. Ils firent un grand feu de joie pour cette arrivée.

A l'aurore, alors que le ciel commençait à se teinter de rouge, ils partirent vers l'Inde.

Dans la ville de Bost, des mères pleuraient dans plusieurs maisons en réclamant leurs filles et cela était une dure épreuve pour le cœur des pères. Ils se rassemblèrent puis se rendirent auprès du roi pour lui demander justice. Ils lui racontèrent comment Pati et ses amis avaient enlevé les jeunes filles et déshonoré le peuple de Bost.

Le roi devint soucieux et fit venir son vizir.

Celui-ci dit aux pères rassemblés :

- O peuple, je suis l'un de vous. La belle Rabia que vous appeliez le rossignol d'or est partie avec vos filles, mais je n'ai pas dit au roi que son fils avait enlevé mon enfant : le cœur de ma fille était fou d'amour et elle a pris ce fou pour guide ; j'ai su qu'elle partait mais n'ai pu l'en empêcher : on ne peut empêcher ceux qui partent vers leur amour. Elle était mon unique enfant alors que pour vous qui en avez plusieurs - ces filles devaient partir un jour ou l'autre avec un jeune fou et s'éloigner de vous - elles n'ont fait de mal à personne pour que vous le reprochiez à elle ou aux autres. Une fille est un trésor qui nous est donné pour que nous l'offrions à d'autres mais il faut que ce don, comme les autres dons, soit juste, et la meilleure demeure est celle qu'elle aura choisie. J'ai dit tout ce je sais, c'est à notre juste roi, à présent, de prendre une décision et nous agirons selon sa volonté.

Le roi approuva les paroles de son vizir et continua :

- O peuple, j'ai vieilli parmi vous, le plus vieux d'entre vous peut-il dire que je n'ai pas fait régner la justice ou que j'ai tourmenté quiconque ? Je ne désirais pas avoir d'enfant par peur que celui-ci un jour ne se rende coupable d'injustice et ne fasse retomber celle-ci sur moi-même, car chaque père est responsable des qualités et des défauts de son propre enfant : l'arbre qui ne porte pas de bons fruits n'est pas dépourvu de culpabilité. Cette honte est suffisante pour me punir de n'avoir pu être le père d'un fils digne des louanges de mon peuple. Je l'ai banni de mon pays comme j'en bannirais tout être tyrannique je n'en ressens nulle tristesse. Nos filles sont allées vers l'objet de leur désir mais celui de mon fils n'était qu'un appétit de tyrannie. Là il s'agit de cœur, ici de pays, mais le cœur aussi est un pays et il faut y régner : je me passe de fils pour garder mon pays et mon peuple et vos filles se passeront de leur père pour posséder le pays du cœur. Allez donc demander à un autre roi ! Celui de l'amour et de la jeunesse. Moi, avec vous, vieillards,

n'avons pas la force de nous battre contre ce jeune monarque-là. Ne m'en demandez pas plus car il ne faut pas qu'un roi soit injuste envers son peuple et celui-ci ne doit pas être injuste envers son roi. J'ai dit ce que je sais. Faites à présent ce que bon vous semble.

Les pères des jeunes filles demeurèrent silencieux et s'en retournèrent.

Pati et ses compagnons galopèrent jusqu'aux Indes. Une fois là, où diriger leurs pas ? Ils ne le savaient pas encore. Ils arrivèrent près d'un village ; Pati demanda à ses compagnons de lâcher les chevaux dans les champs de céréales et ils lui obéirent.

Quelques instants plus tard, les villageois ramenèrent les chevaux en leur disant que les chevaux paissaient leurs récoltes et en leur demandèrent de les attacher. Pati dit alors à ses amis :

- Les paysans sont unis, les étrangers ne peuvent donc pas vivre ici, il nous faut un endroit où les habitants ne s'accordent pas.

Ils se remirent donc en route et le lendemain arrivèrent à un autre village. Les circonstances se reproduisirent, identiques. Plus tard, ils atteignirent le village de Goarian et lâchèrent une nouvelle fois leurs chevaux dans les champs. Les paysans, cette fois, chassèrent les chevaux dans des champs voisins. Les habitants de ce village exposèrent leur désunion, nulle amitié ne les liait entre eux. Pati dit alors à ses amis Karam et Pordel :

- Voici le pays qu'il nous faut.

Dans le village de Goarian se dressait un château fort et ils décidèrent de s'y installer. Les habitants ne le désiraient pas, mais, devant le nombre de quarante guerriers, ils furent obligés de se soumettre. Au lendemain de cette nuit, Pati ordonna aux habitants de quitter le château mais

ceux-ci lui dirent que le village voisin étant leur ennemi, ils allaient être massacrés. Pati leur demanda de lui indiquer l'emplacement de ce village et s'y rendit avec ses compagnons. Comme ce village refusa ses propositions de paix, il lui déclara la guerre, s'en empara et décapita plusieurs ses habitants.

Les tribus de cette région avaient un roi auprès duquel elles vinrent implorer justice. Le roi envoya un message à Pati lui demandant son identité, ses intentions, et les raisons qui l'avaient amené à s'emparer du château.

Pati prit conseil de ses amis et répondit :

« Je suis le fils du roi de Bost, mon père m'a cherché querelle et j'ai quitté mon royaume. La brise a tourné la branche que j'interrogeais dans la direction de l'Inde, le destin m'a amené jusqu'ici. Je suis venu pour être l'invité de votre peuple qui a fermé ses portes devant moi. La porte qui se ferme devant les amis doit être

ouverte par les armes. Je veux m'installer là. Les filles de Bost et les enfants de Hirmand¹⁷ ont choisi cette demeure. Pour un prince chassé de son pays par son père, le monde se rétrécit. Si le roi exige que je quitte le château, je le quitterai, mais j'irais dans le champ des combats pour me battre contre lui.

Je voulais établir la paix entre les tribus mais elles m'ont fait la guerre. Dites-leur de faire la guerre mais de ne pas la perdre... »

Quand la réponse de Pati parvint au roi, il réfléchit puis écrivit :

« Pour ne pas gêner l'invité, nous effaçons ce qui s'est passé et laissons le château à sa disposition. Vivez-y dans la joie, considérez-nous comme votre père et, à moins que vous ne soyez fautif, il ne sera plus question de vous en chasser. Même jeunes, les princes ne doivent pas

¹⁷ Hirmand est la grande rivière qui traverse Bost. (N. des T.)

avoir le sang chaud. Nous ne désirons pas nous battre contre l'invité mais lui non plus ne doit pas être agressif envers son hôte. »

Quant Pati reçut la lettre du roi, il appela ses amis et ils décidèrent d'envoyer une réponse approbative.

Pati dit ensuite à ses compagnons :

- Il vaut mieux vivre en paix avec le roi et les habitants de ce pays. Sa lettre est le message d'un homme sage et courageux car, bien que notre présence ici ne lui soit pas agréable, il l'accepte sans la désirer, et cela n'est possible qu'aux êtres possédant de telles qualités.

Karam se leva. Son visage était vert de rage, il dit :

- Je ne sais quelle eau a été versée sur le feu du prince de Bost que son sang jeune et chaud ait été refroidi. Le roi nous a répondu de cette façon afin que nous prenions peur. Si nous acceptons son message, il pèsera sur nous de tout son poids.

Il veut faire l'expérience de notre courage. Nous devons nous battre contre lui pour lui faire reconnaître ses torts et même si tout son peuple est derrière lui, il ne peut nous chasser pour le satisfaire.

Ces paroles déplurent au prince et il mit la main à l'épée, mais Pordel lui aussi se leva pour épauler ce que venait de dire Karam et tous les autres compagnons en firent autant. Quand le prince s'aperçut que tous étaient unanimes contre lui, il tempéra son agressivité et dit :

- J'apprécie votre courage, mais y en a-t-il parmi vous un qui soit plus courageux et meilleur guerrier que moi ?

Tous gardèrent le silence.

Le prince éleva la voix et dit :

- C'est la première fois que mes compagnons ne me répondent pas et ne m'écoutent même pas.

Le destin a-t-il mis du khol¹⁸ dans mon existence
ou du coton dans les oreilles de mes compagnons
?

Ceux-ci demeuraient silencieux.

Le prince s'adressa une nouvelle fois à eux en
ces termes :

- Nous avons quitté notre pays, mais quelle
que soit notre destination, nous devons survivre.
Avez-vous oublié que la parole fait partie de nos
anciennes traditions ?... Pour la troisième fois je
vous pose la même question.

Nulle voix ne s'éleva parmi les compagnons
de Pati. Pordel se dressa et dit :

- De ma part et de celle de tous mes
compagnons, j'exige de toi des excuses.

Tous se levèrent alors et le quittèrent pour
retourner à leurs tentes.

¹⁸ Il est traditionnel de croire que si le khol était mêlé à des
aliments il rendrait toute parole impossible. (N. des T.)

Un certain temps s'écoula jusqu'à ce que Karam sortant du château, vit apparaître à l'horizon une importante caravane. Il prit alors son cheval et partit à la rencontre de celle-ci. Quand il en fut tout proche, il vit que les chameaux avançaient lentement, il demanda au caravanier ce que portaient les bêtes et celui-ci lui répondit :

- C'est le trésor d'un shah qui nous gouverne toi et moi.

Karam dit alors :

- Je désire que la caravane se dirige vers ma demeure.

Le caravanier était un homme grand et fort, et se mit à frapper Karam. Les deux hommes se battirent, mais Karam parvint à tuer le meneur de la caravane qu'il amena jusque chez lui.

Ce jour-là, le prince et ses compagnons s'en étaient allés chasser. Karam cacha le trésor et désentra les chameaux. Quand le roi apprit la

nouvelle, il se mit en colère et donna à ses guerriers l'ordre de se préparer. Le prince de Bost au retour de la chasse était si fatigué que, si on l'avait laissé dormir, il ne se serait levé qu'avec le soleil¹⁹. Le lendemain Rabia, en regardant du haut du château, vit que celui-ci était encerclé par les tentes militaires royales. Elle réveilla Pati et celui-ci demanda à Pordel d'interroger les soldats du haut des tours sur leurs intentions. Un guerrier lui répondit qu'ils étaient venus pour se battre contre eux car la mainmise sur le trésor avait vivement contrarié le roi. Le prince appela Karam et celui-ci lui avoua la vérité. Une grande tristesse s'abattit sur le prince et ses compagnons lui dirent :

- Nous brûlons de combattre, pourquoi êtes-vous si triste ?

¹⁹ En Afghanistan, pays musulman, on se lève avant le lever du soleil afin de faire la première prière, celle du jour, avant le soleil levant. Il est considéré comme honteux de ne se lever qu'avec le soleil. (N. des T.)

Le prince leur répondit :

- La guerre apporte la mort, la mort efface la responsabilité, mais le parjure est comme une mort porteuse de responsabilité. Ce qui m'afflige, ce n'est pas la guerre. Plaise à Dieu que Karam ne nous apporte pas de défaite avant même que la guerre ne soit commencée.

Puis le prince de Bost écrivit une lettre au roi lui expliquant la vérité, mais le roi qui cherchait une occasion opportune n'accepta pas la remise du trésor ni la levée du siège et, d'un commun accord, le combat fut décidé pour le lendemain.

A cette époque, on se battait au corps à corps, un contre un. Ils combattirent durant trente jours et trente des guerriers de Pati trouvèrent la mort tandis que le nombre des victimes parmi les soldats du roi s'élevait à trois cents. Le combat dura dix jours encore et neuf des guerriers de Bost quittèrent ce monde et soixante hommes du côté du roi tombèrent, ensanglantés. Le onzième

jour, le prince de Bost à son tour, entra dans le combat pendant encore trente jours et extermina d'innombrables soldats de l'armée royale.

Quand la nouvelle lune se leva, le prince se préparait à combattre à nouveau quand Rabia lui dit :

- N'y va pas.

Le prince, étonné, répondit :

- Pourquoi m'empêches-tu d'aller au combat ?

Et Rabia dit alors :

- J'ai rêvé cette nuit qu'un vieillard nimbé de lumière, un saint, prenait mon voile et l'étalait sur ton cheval. Je pleurais et il ne m'entendait pas. Il m'a dit qu'il voulait reprendre la pomme au roi de Bost.

Le prince l'embrassa, quitta le château et regagna le champ de bataille.

Ce jour-là, les filles de Bost avaient installé les corps des guerriers morts sur leurs lits, les ayant recouverts de leurs châles bariolés et elles se pressaient sur les chemins de ronde du château pour voir se dérouler le combat. Rabia cria au cheval de Pati :

- Si aujourd'hui tu le ramènes vainqueur, je te ferai ferrer de l'or de mes bijoux et je mettrai mes perles autour de ton cou !

Soudain elles virent que le cheval de Pati, à peine entré sur le champ de bataille, revenait vers le château ; elles pensèrent que Pati fuyait le combat et les cris des filles de Bost montèrent jusqu'au ciel. Elles s'empressèrent d'ouvrir la grande porte du château mais Rabia les en empêcha en criant :

- Il ne faut pas ouvrir la porte à un guerrier qui s'enfuit !

Lorsque le cheval arriva devant la porte, le corps de Pati tomba à terre. Rabia ouvrit alors la

porte : Pati était revenu pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi et pour mourir dans ses bras. La flèche de l'ennemi avait traversé son cœur et le prince avait rejoint ses compagnons...

Le derviche avait repris la pomme au roi de Bost.

Histoire des trois amants

Après une jeunesse dorée, l'homme devenu vieux ne se rappelait que des souvenirs cuisants et n'ouvrait la bouche que pour se lamenter et ses paroles rapportaient toujours des histoires d'amants séparés par un destin contraire. Il jouait dans une hodjra²⁰ et il racontait des histoires d'amour aux jeunes gens du village. Quand il jouait, tous écoutaient en silence, enivrés par sa musique, et lui-même laissant couler ses larmes, comme une pluie de printemps.

Quand il contait des histoires d'amoureux, c'était comme s'il dévoilait le secret de ses

²⁰ Le mot de hodjra désigne en général une cellule, de moine par exemple, mais, ici, ce mot désigne une pièce communautaire dans un village dont les membres sont égaux en droit et peuvent utiliser cette pièce pour recevoir des hôtes ou organiser des réunions. (N.d.A.)

amours et de sa propre jeunesse. A la fin de ses contes, il apparaissait comme fier et intrépide mais lorsque se taisait la mélopée qu'accompagnait le tremolo de son rehab²¹, il redevenait un homme comme les autres, son importance et sa majesté semblaient l'abandonner car sa grandeur tenait en sa musique : ses joues colorées pâlissaient alors et on eût dit qu'une lumière s'éteignait. Ses récits m'encharmaient.

En ce temps-là je n'étais qu'un enfant, mais le plus enthousiaste de ses auditeurs. Je l'aimais et il me tint sous son regard affectueux jusqu'à ce que l'obscurité de la mort le ravît à nos yeux, lorsqu'il rejoignit l'éternité de ses chants. Lorsque j'appris sa mort, je le revis à plusieurs reprises dans mes jeunes rêveries et mes cauchemars mais il ne chantait plus pour moi. J'offre ici cette histoire que j'ai entendue de sa propre bouche,

²¹ Instrument à cordes, très populaire en Afghanistan qui comporte huit cordes, une caisse de résonance allongée recouverte de peaux de chèvre ou de chamois, au long manche très décoré de motifs en os ou en ivoire. (N. des T.)

même si j'ai la conviction qu'il n'a plus besoin des offrandes de ce monde infime.

PAZHWAK

Autrefois, à Tizin, là où maintenant on ne trouve plus aucune trace de ce que fut cette époque éloignée, dans l'un de ces villages afghans où tous les hommes étaient fraternellement égaux, vivaient deux frères pleins d'amour et de respect l'un pour l'autre et si estimables que tous les habitants les considéraient comme leurs maîtres et leurs conseillers. Chez eux, la nappe était toujours étendue et leur front était large²². L'ainé avait sept fils encore jeunes dont le plus âgé avait été prénommé Zabardast mais les yeux de son cadet n'avaient pas encore brillé de joie à la vue d'un enfant, jusqu'au moment où la miséricorde divine

²² En Afghanistan, on étend une nappe sur le sol pour y manger : cela signifie ici que le couvert était toujours mis pour les hôtes, et le front large exprime la bienveillance. (N. des T.)

annonçait à l'un et à l'autre, en même temps, la promesse d'une naissance. La lune et le soleil²³ ne s'étaient pas encore révélés dans les enfants à naître qu'un jour le frère aîné déclara en riant à son cadet que si leurs nouveau-nés étaient lune et soleil, ils en feraient, à l'avenir, des époux. Le moment venu, un beau soleil se leva sur le qualah²⁴ du plus jeune des deux frères, pour illuminer le berceau du nouveau-né Mohmen Khan. Peu après, pendant la nuit, la lune brilla sur la maison de l'ainé pour offrir sa splendeur à une nourrissonne qui fut appelée Shirino. La lune et le soleil apportaient de nouvelles nuits et des jours nouveaux. Mohmen et Shirino grandirent pendant que l'étoile de la vie de leurs pères s'éteignait et que ceux-ci allèrent là où nous devons tous aller : au champ du repos. Le vent violent de la mort souffla la flamme de la vie de leurs parents mais il attisa la braise de l'amour des

²³ La lune signifie une fille, le soleil un fils. (N. des T.)

²⁴ Le qualah est une sorte de château fort où le seigneur du village, le khan ou le chef du village habitait avec sa famille et ses gens. (N. des T.)

enfants. Comme les flammes jumelles de deux cierges, ils brûlaient d'amour l'un pour l'autre. Ils partageaient leurs jeux et leur amour était simple et droit jusqu'au jour où ils se mirent à rougir en se regardant : cet amour représentait un secret chéri et sacré que Shirino cachait dans son cœur et voilait de sa pudeur, tandis que Mohmen l'enfouissait en lui sous une grande dignité.

Des cœurs comme l'étaient ceux de ces enfants, simples et vrais, sont aussi nécessaires à notre monde.

Un certain temps s'écoula ainsi et la cendre du secret cachait encore la flamme de l'amour qui brûlait dans leur cœur. La fraîche brise de l'entente qui régnait entre les deux familles fit hélas, bientôt place au vent tumultueux de la discorde, troublant ainsi la paix de ces maisons. En ce temps-là, il n'était pas rare de voir les familles nobles se disputer le pouvoir et les sept fils jeunes et courageux, dont chacun était capable de régner sur sept contrées différentes, se trouvèrent d'un côté de la barrière tandis que

Mohmen, qui méritait un royaume universel se tenait de l'autre côté, entrant ainsi en lutte avec ses cousins pour la conquête du pouvoir. Cette terre, jusqu'alors indivise et paisible, se trouva disputée par deux ambitions et chacune de ces deux forces trouvait son bon droit justifié.

Les sages du village intervinrent dans la querelle en prononçant un discours pour la paix :

- Chacun d'entre vous mérite de régner et il serait plus sage d'agir comme les grands de ce monde en dénouant le nœud de la querelle plutôt par la justice que par l'épée, afin que le village puisse retrouver sa paix.

A cette époque les hommes recherchaient la paix pour le peuple à travers la paix de ses khans et, enfin, la proposition des têtes blanches du village fut acceptée par les deux camps.

Zabardast, l'ainé des sept frères, eut droit au pouvoir à condition de le partager avec Mohmen, de sorte qu'il régnait sur la moitié du village et chacun s'estima satisfait de cette décision. La

pierre angulaire de la paix fut ainsi posée mais les cœurs étaient dorénavant séparés. Zabardast ne considérait plus Mohmen avec la même amitié qu'auparavant mais Mohmen, et plus encore Shirino, désiraient ardemment la paix avec Zabardast et, du fond du cœur, recherchaient son amitié.

Le moment arriva où Mohmen découvrit que la vie sans Shirino était plus amère qu'un poison dans sa bouche et il réunit quelques sages pour les envoyer auprès de Zabardast, afin de demander à celui-ci, selon la coutume, la main de Shirino, étant prêt, pour cela, à accepter n'importe quelle condition.

Quand la marakah²⁵ mit pied à terre devant la porte du qualah de Zabardast, celui-ci s'inclina et, selon la tradition, les accueillit en hôtes respectés, touchant le front de chacun de leurs

²⁵ La marakah désigne l'ensemble de quelques sages envoyés auprès d'une instance pour régler un problème à l'amiable. (N.d.A.)

chevaux. Ils prirent place et commencèrent la marakah²⁶.

L'un des sages dit alors:

- Selon la coutume, nous sommes venus pour connaître l'avis de Zabardast: Mohmen désire emporter la lumière de cette maison pour le guider dans la vie.

Zabardast-Khan répondit :

- Opposer un refus aux amis serait contraire à la règle. Une servante de cette maison va se rendre au qualah de Mohmen mais on ne peut avoir une esclave que si l'on est sûr de sa propre force. Il convient que le demandeur soit un homme capable de tirer une flèche en pleine cible, que son cheval soit le gagnant d'une course et qu'il puisse livrer un poids d'or égal au poids du bouclier du père de la fiancée.

²⁶ La marakah désigne également la délibération elle-même. (N.d.A.)

Ainsi l'exigeaient les coutumes de l'époque. Les conditions posées par Zabardast Khan furent acceptées par la délégation. Les chevaux reprirent le chemin du retour après la fin de la marakah.

Ceux qui connaissaient l'habileté de Mohmen au tir à l'arc et ses qualités de cavalier étaient pleins de fière assurance, mais ceux qui savaient aussi combien sa pauvreté matérielle était grande retenaient leurs chevaux. Il n'y avait point d'autre attitude devant les exigences énoncées. Lorsque la réponse de Zabardast parvint à Mohmen, le soleil brillait comme le bouclier sur le dos d'un guerrier au sommet d'une montagne.

Mohmen dit alors :

- Soyez apaisés. Le bras d'un fils dont le bouclier du père pesait un man²⁷ pourra obtenir

²⁷ Le man représente un poids de plus de cent kilos; il est évident qu'ici, il s'agit d'une expression métaphorique pour désigner un poids très lourd. (N. des T.)

un poids d'or plus lourd que celui du bouclier de quiconque.

A l'aube naissante, le vaisseau d'or du soleil brilla dans le ciel et Mohmen boucla sa ceinture pour se mettre en chemin tout en se disant:

- Par le courage on peut, du soleil, se faire un bouclier d'or pur. Partons... Si j'obtiens ce dont j'ai besoin, je puis vivre ici sinon, il vaudra mieux que le regard de mon peuple fier ne tombe jamais sur mon visage.

Personne ne sut comment Shirino apprit cette nouvelle. Les messagers des cœurs ne sont connus de personne. Comme elle savait la fierté et la pauvreté de Mohmen, dès l'aurore elle se rendit sur la route que celui-ci devait prendre afin de le persuader de renoncer à son voyage ou, sinon, lui faire ses adieux pour que le souvenir adoucisse le temps de leur séparation.

Mohmen chevauchait, solitaire, abîmé dans ses pensées. Un long chemin s'ouvrait devant lui et il avançait lentement car il ne pouvait gagner

son but dans la hâte. Le chemin de l'amour est tantôt rapide, tantôt lent, ou encore, ne peut jamais être parcouru. Un bruit le ramena à la réalité et il aperçut devant lui Shirino se dressant sur le chemin qu'il avait pris pour elle.

Shirino cria :

- Toi qui as mis tes bottes de voyage, à qui laisses-tu ce jardin de fleurs jaunes²⁸?

- J'ai mis mes bottes de voyage et je laisse le jardin de fleurs jaunes à la garde de Dieu.

- Ne pars pas ! Comprends-moi. Ne va pas aux Indes ! Je t'offre mon walwar²⁹.

- Je pars car il faut que je l'obtienne de mes propres mains. Je pars pour les Indes.

- Ne pars pas aux Indes, car les filles indiennes vont te séduire.

²⁸ Par «jardin de fleurs jaunes», la jeune fille se désigne elle-même, pâle du chagrin de la séparation. (N. des T.)

²⁹ Walwar en pashtô, désigne la dot. (N.d.A.)

- Je pars pour les Indes, je serai un bon frère, les filles indiennes seront mes sœurs. Je pars...

Mohmen ne voulait pas que Shirino voie ses larmes. Il la regarda avec des yeux calmes et reprit son chemin.

Shirino s'écria :

- Mon beau cavalier est parti, parti en voyage. Le torrent de mes larmes va inonder mon visage décoloré. Mon amour, si tu pars, n'oublie pas le grain de beauté sur mon front ! Les filles indiennes n'ont pas de grains verts.

Quand elle eut pris conscience que Mohmen ne pouvait ni écouter ni entendre ses cris, elle se dit :

- Tout mon corps tremble, je suis à bout de forces, j'ignore quand cette séparation prendra fin. Mohmen, tu es parti... Va et que Dieu soit avec toi. Je garderai pour toi mes cheveux noirs et mes grains verts... Poursuis tranquillement ton chemin, ma beauté est à toi jusqu'à la tombe. Je

n'ai jamais encore vécu l'absence, celle-ci m'entraînera jusqu'à la mort.

Mohmen, voyageant pour son amour, arriva aux Indes ne sachant où descendre. Les Indiens virent arriver un beau jeune homme et le prirent en considération ; ils l'appelèrent «le prince inconnu ». Le roi des Indes apprit la nouvelle et ordonna de l'amener à la cour.

Mohmen arriva au palais un jour où le roi tenait son audience publique et il y fut accueilli avec les honneurs. Le roi des Indes était un homme savant et plein de sagesse; quand il aperçut Mohmen, il lui dit :

- Je sais que tu viens du pays où le soleil se lève quand il se couche chez nous, mais je ne sais qui tu es.

Mohmen répondit :

- La sagesse du roi est comme de l'or. Mon nom est Mohmen et je suis l'un des khans de mon pays. Le hasard a voulu que je passe dans le pays du roi. Je ne sais où aller. J'ai pris un chemin

inconnu et, comme guide, je n'ai que mon cœur. Je suis sûr que mon séjour sur le territoire du roi dépendra de la volonté du souverain et qu'il ne me ne refusera pas l'autorisation d'y résider quelque temps.

Le roi lui dit alors :

- J'aime les jeunes gens courageux. Sois mon hôte. Va te reposer, à présent, dans l'appartement qu'on t'a préparé. Demain mes lutteurs et mes archers vont s'affronter et mes cavaliers vont courir. Viens à ce divertissement, tu seras placé à ma droite.

Mohmen exprima au roi sa reconnaissance et, très fatigué, se retira pour prendre du repos. Il s'endormit aussitôt et vit en rêve son père qui bouclait sa ceinture en lui disant :

- Mon fils, sois fort et courageux. Dieu est miséricorde. Aucun lutteur n'aura assez de force pour se mesurer à toi. Aucune cible n'échappera à ta flèche. Aucun cheval ne sera plus rapide que le tien.

Mohmen se réveilla, se rendit aussitôt auprès du roi et s'assit à son côté. Il admira les lutteurs et demanda au roi de se mesurer à eux.

Le roi lui répondit :

- Tant que tu seras avec nous, nous ne nous opposerons à aucun de tes désirs.

- Je désire combattre avec tes meilleurs lutteurs, tirer avec tes meilleurs archers et courir avec tes meilleurs cavaliers.

Ayant dit ceci, il se leva et se rendit auprès d'eux.

Beaucoup de spectateurs s'étaient réunis dans un grand brouhaha pour les voir. Mohmen lutta avec les plus forts et leur fit à tous toucher les épaules. Au tir à l'arc et la course, il fut le meilleur. Les spectateurs étaient tous étonnés, le roi le félicita et on donna en son honneur une grande fête à laquelle tout le peuple fut convié. Ce jour-là, les musiciens jouèrent, les danseuses montrèrent leur agilité, le roi fut très heureux.

Les jeunes filles mirent au cou de Mohmen des colliers de fleurs et les vieillards dirent :

- Mohmen est le symbole de la jeunesse.

Les jeunes gens le prenaient comme modèle.

Le roi conversait avec Mohmen lorsqu'une lettre lui fut apportée qu'il se mit à lire. Après avoir terminé sa lecture, son visage prit une expression à la fois triste et fâchée. Mohmen pensa que la nouvelle était mauvaise et il interrogea le roi à ce propos ; celui-ci, sans une parole, lui tendit la lettre pour qu'il la lût à son tour.

Mohmen dit :

- Je vais répondre à cette lettre.

- Quelle sorte de réponse enverras-tu ? interrogea le roi, et Mohmen dit alors :

- Au lieu d'envoyer une réponse, j'irai moi-même...

Il se leva.

Le roi ordonna à ses cavaliers de l'accompagner mais Mohmen refusa en disant :

- Je dois partir seul en voyage.

Personne ne sut quelle direction il prit ni ce qui lui était arrivé mais tout le monde disait que, ce faisant, il ne pensait qu'à Shirino. La lettre qui avait été envoyée au roi émanait d'un autre monarque de l'Inde qui exigeait de lui un tribut. Mohmen allait s'opposer à ces exigences et libérer le roi, son ami, de ce lourd fardeau. Le roi qui lui avait envoyé la lettre régnait, lui aussi, sur une des contrées de l'Inde et, à l'époque, sept rois dominaient ce pays dont six payaient au septième un tribut et on l'appelait pour cela le « roi collecteur ».

Lorsque Mohmen arriva à la ville du « roi collecteur », il se rendit auprès d'un orfèvre et lui demanda de ferrer son cheval d'or rouge. L'orfèvre, au comble de l'étonnement, commença néanmoins sa besogne et Mohmen observait la foule qui se pressait dans le bazar. De sa vie il

n'avait jamais vu marché si bien entretenu et pareille multitude de chalands.

Soudain, il perçut un silence absolu et chacun resta à sa place sans bouger d'un pouce. De l'extrémité du marché arrivait un chameau chargé d'un palanquin d'où sortaient des pleurs et des gémissements. Il demanda des explications et s'enquit du propriétaire du chameau et de l'origine des lamentations. Où allaient ce chameau et son palanquin ? L'orfèvre lui répondit que dans ce pays se trouvait un dragon qui dévorait chaque jour une jeune fille, faute de quoi il détruirait la ville et dévorerait tous ses habitants.

- Aujourd'hui, c'est au tour de la plus jeune fille du roi d'être livrée car elle est la dernière des jeunes filles de cette ville, toutes les autres ont déjà été sacrifiées.

A ce moment, le chameau arriva à la hauteur de la boutique de l'orfèvre et l'on pouvait

entendre les cris d'angoisse de la jeune princesse.
Mohmen l'entendit gémir en ces mots :

- O vous, jeunes gens, soyez courageux. Mon père est un Mongol car il m'envoie dans la gueule du dragon !

Avant même que Mohmen n'eût le temps d'ouvrir la bouche, une voix moqueuse se fit entendre :

- Nous sommes prêts ! Mais ton fiancé est encore en train d'arranger ses moustaches !

Ces mots firent taire les cris de la princesse mais Mohmen, en entendant le mot de «fiancé», sentit comme un dragon s'agiter en lui, il se dressa sans même en être conscient et suivit le chameau en se dissimulant. Lorsque l'animal arriva à l'endroit prévu, son conducteur en lâcha la bride et s'enfuit à toutes jambes. La jeune princesse se mit à crier mais ses appels demeurèrent sans écho.

Mohmen, caché, vit que le conducteur ne se retournait même pas et il se dirigea vers le chameau.

La princesse l'aperçut et en tomba sur-le-champ amoureuse. L'amour lié à la mort est comme la foudre. Elle dit :

- O jeune homme, que veux-tu ?

Puis :

- Si tu cherches la mort, va vers elle là où mon regard ne pourrait l'atteindre. Il me serait insupportable de te voir dans la gueule du dragon. En vérité, qui es-tu ?

- Un voyageur qui désire mourir pour défendre une jeune fille dans un pays étranger. Qu'en penses-tu ?

La princesse dit alors :

- Ce que tu viens de dire n'existe plus dans ce monde. Toi, es-tu venu du pays des morts ?

- Quand le dragon viendra-t-il ?

- Quand le soleil sera à la hauteur d'une lance.

- Je dois donc dormir jusqu'à ce moment-là car j'ai parcouru un long chemin dans un délai très court et ma fatigue est grande.

La princesse s'écria :

- Pars... Ne te sacrifie pas...

- Je ne veux plus entendre ces paroles offensantes.

- Dans ce cas, approche-toi et pose ta tête sur mes genoux.

- Je l'accepte pour être le plus près possible de toi, afin que tu n'aies pas peur et puisses me réveiller à l'arrivée du dragon.

Et Mohmen s'endormit.

Il rêva que Shirino lui disait :

- Les jeunes filles indiennes vont te séduire.

Et lui répondait :

- Les jeunes filles indiennes seront mes sœurs.

Lorsque le dragon apparut, Mohmen dormait toujours. La princesse, fascinée par le monstre, ne pouvait faire un mouvement ni réveiller Mohmen, mais ses larmes, en tombant sur le visage du jeune homme, le firent tressaillir. Il s'approcha du dragon et la princesse, subjuguée par la force de l'amour, oublia la mort et le suivit. Mohmen et le dragon se trouvèrent face à face et le monstre, ouvrant sa gueule immense, engloutit Mohmen.

... « La gueule avide n'a pas de dents »... et Mohmen le savait.

L'épée tranchante à la main, à mesure que la bête déglutissait, Mohmen transperçait l'intérieur du monstre. L'homme et le dragon devinrent immobiles lorsqu'il en sortit.

La jeune fille constata que Mohmen avait réglé le sort du monstre mais, ne sachant ce qu'était advenu au jeune homme, elle se précipita

et le prit dans ses bras. Il ne bougeait pas, mais après un long moment, il ouvrit les yeux, observant que le dragon était aussi immobile qu'un rocher, et il aperçut la jeune princesse à ses côtés. Il bénit le nom de Dieu et s'apprêta à faire ses adieux à la jeune fille qui le supplia alors en ces termes :

- J'aurais préféré me voir dans la gueule du dragon plutôt que de subir cette séparation.

Mohmen lui répondit :

- Si j'atteins mon but, peut-être reviendrai-je te voir, mais à présent, je ne peux pas t'accompagner. Retourne au palais de ton père et, d'une maison de deuil, fais une maison de fête. Je dois reprendre mon cheval et partir à la recherche de mes chagrins et de mes bonheurs.

Sur le chemin du retour, la princesse rencontra un homme envoyé par sa mère ; c'était un des gardes du roi qui devait se rendre sur le lieu du carnage afin d'y peut-être découvrir quelque objet ayant appartenu à la jeune fille,

triste souvenir à remettre à ses parents. Ce gentilhomme s'approchant et découvrant le corps du dragon, et pensant qu'il était encore vivant, se mit à fuir à toutes jambes.

La princesse lui cria :

- O garde ! Ne crains pas un dragon mort !

Mohmen, qui avait emporté un morceau de la peau du dragon, se rendit à la ville par un autre chemin, afin que nul ne le reconnût. Le garde, en entendant la voix de la princesse, se retourna et constata que le monstre, en effet, était bien mort. Il se reprit alors et repartit vers la ville en compagnie de la jeune fille.

A leur arrivée au palais, le roi et la reine restèrent muets d'étonnement et n'en pouvaient croire leurs yeux ; il fallut que leur fille leur racontât toute l'histoire. Le roi envoya ses hommes sur toute l'étendue de son royaume à la recherche de Mohmen. Celui-ci, en arrivant à la ville, avait repris son cheval, tout en prenant la

précaution de changer son aspect extérieur afin de n'être pas reconnu.

Le roi promit une forte récompense à celui qui découvrirait Mohmen car, n'ayant pas de descendant mâle, il désirait en faire son successeur. De nombreux gentilshommes se présentèrent alors à la cour comme étant les vainqueurs du monstre mais le roi les envoyait auprès de sa fille et ils étaient alors confondus et punis sévèrement pour leur mensonge.

Un beau jour, un homme se présenta à la porte du palais en priant qu'on l'amènât auprès de la princesse. Nul ne le connaissait et il fut néanmoins annoncé à la fille du roi qui le reçut aussitôt.

Celle-ci, en le voyant, s'étonna et dit :

- Que veux-tu ?

L'inconnu répondit :

- Désires tu retrouver ton sauveur ?

La princesse dit alors :

- C'est mon vœu le plus cher.

L'inconnu reprit :

- Il a changé son visage mais moi, je le reconnaitrai sous n'importe quel aspect. Donne-moi quelques hommes afin que je le leur désigne.

La princesse, folle de joie, courut apprendre la nouvelle au roi qui se montra encore plus heureux qu'elle-même. L'inconnu, accompagné de quelques gardes, partit vers le lieu où se cachait Mohmen et, en y arrivant, le leur montra de loin, puis se dissimula. Mohmen malgré ses dénégations, fut ramené au palais. La fille du roi le dévisagea et le reconnut sans hésiter malgré les fards qui changeaient son aspect. Le roi envoya des hommes à la recherche de l'inconnu afin de lui remettre sa récompense et on le montra à Mohmen comme étant celui qui l'avait découvert. A ce moment, Mohmen reconnut son serviteur fidèle Ridigoll, et, étonné, lui demanda :

- Que fais-tu donc ici ?

Ridigoll lui répondit :

- Partout, j'étais avec toi car je ne pouvais supporter notre séparation mais, sachant que tu voulais être seul, je te suivais en me dissimulant de ton regard.

Mohmen fut très ému à la vue de tant fidélité et Ridigoll reçut les félicitations du roi et de sa fille. Mohmen dit alors :

- O roi, je ne puis accepter ta succession car les idées me viennent en foule, toujours plus nombreuses. Permets-moi de te poser une question et, en retour, je n'accepterai aucune autre récompense que la réponse à ma question.

Le roi lui répondit qu'il était prêt à répondre à toute question qu'il lui plairait de lui poser et Mohmen demanda :

- Pourquoi exiges-tu du roi du Pendjab qu'il te paye un tribut ?

- Parce que mon armée l'a vaincu.

- Si j'arrive à vaincre ta propre garde, libèreras-tu ce roi de tes exigences ?

- Je te l'accorde sans que tu aies à te battre car celui qui a vaincu le dragon est capable de vaincre quiconque se mesure à lui.

C'est ainsi que le « roi collecteur » libéra le roi du Pendjab de son tribut, il remit à Mohmen le décret qui reconnaissait par écrit sa décision, tout en insistant qu'il restât auprès de lui. Mohmen enfourcha son cheval et le roi, malgré son désespoir, s'inclina devant son refus, tandis que la princesse versait des larmes amères en voyant son amour s'éloigner.

Mohmen, accompagné de Ridigoll, arriva à la ville du roi du Pendjab et, avant d'avoir pu remettre au souverain le décret, croisa et reconnut un homme de son village à qui il demanda des nouvelles de Shirino et de ses frères. L'homme lui répondit que, depuis son départ, Zabardast Khan agissait avec malignité, qu'il avait chassé la mère de Mohmen hors de sa propre demeure et qu'il affamait ses troupeaux. Les gens du village, ayant appris cet acte sacrilège vis-à-vis de sa tante, avaient commencé à murmurer contre lui

et à refuser de travailler pour lui. Les frères de Shirino se trouvaient donc devant une impasse, leurs cultures avaient souffert malgré les efforts de leur tante pour les protéger.

La situation était telle qu'elle l'avait envoyé à la recherche de son fils. Mohmen lui répondit :

- Je t'avais tout d'abord demandé des nouvelles de Shirino !

- La séparation d'avec toi et la méchanceté de ses frères la rendent très malheureuse. Les jeunes gens du village avaient conçu le projet de l'enlever pour l'amener auprès de ta mère qui, à présent, habite dans un village voisin jusqu'à ton retour. Il en est résulté que ses frères, l'ayant appris, ne la quittent pas des yeux et que, la nuit leurs couches entourent la sienne.

Mohmen, entendant ces nouvelles, remit le décret royal à Ridigoll, lui assignant de le remettre au roi du Pendjab, et il reprit immédiatement le chemin de sa patrie.

Le roi, après avoir pris connaissance du décret et du départ précipité de Mohmen, fut envahi de tristesse, mais comme il ne pouvait rien faire pour l'aider, demanda à Ridigoll de lui raconter quelle avait été la vie son maître. En l'apprenant, il versa d'abondantes larmes, puis il ordonna à ses officiers d'envoyer immédiatement à Mohmen quarante chameaux chargés d'or rouge. Ridigoll accompagnant la caravane, reprit ainsi le chemin du retour mais il ne put rejoindre Mohmen car celui-ci galopait à francs étriers pour rejoindre Shirino aussi vite que possible, et apaiser les gens du village.

Mohmen, Ridigoll, les chameaux chargés d'or pour lesquels Zabardast Khan avait envoyé son cousin par les grands chemins, tous couraient vers Tizin. Mohmen, après avoir galopé durant des nuits et des jours, arriva enfin à Tizin au milieu d'une nuit. Il attendit un long moment pour donner au messager de sa mère le temps de le rejoindre, puis il l'envoya auprès d'elle afin que sa nuit fût paisible.

Mohmen prit alors le chemin du Qualah de Shirino. C'était l'été et les gens dormaient à la belle étoile sur le toit des maisons. La lune allait bientôt disparaître derrière la montagne et la nuit s'assombrissait : il faisait assez clair pour retrouver son chemin mais trop obscur pour reconnaître un visage.

Il escalada le mur du qualah ; arrivé au faîte, il compta sept corps étendus entourant un huitième. Il comprit que là était la couche de Shirino et voulut la rejoindre pour lui murmurer à l'oreille qu'il était de retour. Shirino sursauta et, ne l'ayant pas reconnu, poussa un cri.

- Ah ! mes frères ! Un inconnu !

Mohmen ne voulut pas se faire reconnaître en voyant les sept épées de ses cousins jaillir du fourreau : il ne fallait pas qu'il fût pris pour un lâche. Un jeune corps tomba, qui n'avait pas cherché à se défendre, percé par les coups de sept épées.

A l'aube, on s'aperçut que Mohmen était rentré d'un long voyage et était reparti pour le plus long voyage de la mort...

Les frères de Shirino cachèrent ce malheur pendant deux jours jusqu'au moment où la mère de Mohmen, folle d'impatience, apprit la tragédie survenue à son fils. Shirino lui raconta l'amour de Mohmen en versant des torrents de larmes et, comme tous avaient foi en elle, tous comprirent que la faute en revenait à l'amour.

Le cortège funèbre s'étirait sur le chemin du cimetière lorsque Ridigoll arriva avec la caravane chargée d'or rouge et s'arrêta devant la dépouille mortelle de son maître. Au moment où Mohmen devait être mis en terre, la fille du « roi collecteur » apparut, accompagnée de quarante gardes.

Shirino se pencha sur le corps de Mohmen pour baiser le visage bien-aimé avant que la terre ne le recouvrit.

Au bout d'un long moment, on s'inquiéta de son immobilité : elle avait offert son âme à son amour. La jeune princesse, à son tour s'inclina pour l'embrasser et rendit son dernier soupir.

Ses compagnons s'en retournèrent pour raconter aux rois de l'Inde le triste épilogue de l'histoire de Mohmen ; on dit que, durant quarante jours, le deuil fut général en Inde.

Le tombeau de Mohmen est à Tizin. Un saule pleureur, aux trois branches entrelacées a poussé sur la sépulture des trois amants et chaque branche pleure sur une tombe...

Rodâbah et Zâl

Sâm, le plus grand des rois guerriers, se tenait sur son trône lorsqu'on vint lui annoncer la bonne nouvelle qu'un enfant lui était né. Il descendit de son trône pour se rendre à Shabestan de Nowbahar.³⁰

Le nourrisson, Zâl, était né avec les cheveux blancs, et pendant sept jours sa naissance fut cachée à Sâm. Ce soleil à Shabestan avait été dissimulé aux regards d'autrui jusqu'au jour où sa nourrice dévoila la vérité au roi.

Lorsque Sâm découvrit que son fils nouveau-né avait une tête de vieillard, il en fut si accablé et désespéré qu'il implora Dieu de le rappeler à lui car il pensait que l'enfant était le fils de Satan et qu'il serait l'objet des moqueries de son peuple.

³⁰ Le nom du palais royal. (N. des T.)

Il ordonna que l'on dispose du petit Zâl et de l'abandonner dans une contrée perdue. Ce traitement injuste fut infligé à l'enfantelet qui fut déposé au sommet d'une haute montagne.

Dieu châtia Sâm de son acte impie: celui-ci tomba dans un état de langueur d'où les plus grands médecins ne purent le tirer et les traitements demeurèrent en vain.

L'enfant passa des jours et des nuits abandonné, sans protection, suçant son pouce, criant et pleurant jusqu'au jour où un simorgh³¹, cherchant une proie pour nourrir ses petits, s'envola de son aire, et aperçut cet enfançon en pleurs sans qu'aucune mère fût attirée par ses cris. Son petit corps était nu, ses lèvres étaient sèches, la terre était sa nourrice, et les épines son berceau.

Le simorgh, plein de bénévolence, fondit sur l'enfant et l'emporta jusqu'à son aire. Il l'éleva

³¹ Un simorgh est un oiseau gigantesque, un rapace fabuleux que l'on ne rencontre que dans les légendes. (N. des T.)

avec ses petits, lui donnant à boire le sang des proies qu'il avait tuées et dont il nourrissait sa progéniture.

Les oiseaux, parfois, ont plus de pitié et d'amour que les humains. L'enfant demeura ainsi caché jusqu'à ce qu'il grandît et qu'une caravane passât auprès de cette montagne.

Le bon, comme le mauvais, ne peut rester éternellement caché et c'est ainsi que l'histoire de Zâl courut le monde entier et parvint jusqu'aux oreilles de Sâm qui, soudain, recouvra la santé.

Une nuit, Sâm dormait d'un sommeil agité lorsqu'il rêva qu'un cavalier, venant du pays des Indiens, descendait devant lui et le félicitait d'une nouvelle branche jaillie du vieil arbre.

Dès qu'il se réveilla, il convoqua ses mages et leur raconta le songe de la nuit, ce qu'il avait appris des propos des caravaniers et ce qu'il avait vu dans son rêve.

Les devins, qu'ils fussent jeunes ou vieux, répondirent d'une même voix :

- Quiconque Dieu veut garder ne mourra ni de froid ni de chaleur. Repose-toi, puis va-t'en à sa recherche.

Sâm se reposa jusqu'à l'aube afin de se lever à l'heure on le soleil paraît au flanc de la montagne et il rêva encore qu'un étendard flottait au sommet de l'Hindou Koh³² et qu'un beau jeune homme sortait de derrière la montagne, suivi d'une armée. A sa gauche se tenait un mage, à sa droite les plus grands sages de ce temps. L'un d'entre eux accusa Sâm et lui apprit quel sort avait été celui de son fils. Le roi se réveilla en tremblant, fit appeler ses conseillers et chefs de garde, sauta en selle et galopa vers les montagnes pour retrouver son fils abandonné.

Il aperçut devant lui une montagne si haute qu'elle semblait écorcher le ciel, plus haute encore que le vol d'un faucon et, tout en haut,

³² Nom ancien de l'Hindu Kush, la plus importante chaîne de montagnes de l'Afghanistan. (N. des T.)

presque au sommet, un rocher en surplomb que nul humain n'aurait pu escalader.

Sâm considéra cette roche et l'aire impressionnante qu'elle soutenait, et aperçut un jeune homme qui parcourait cette aire en long, en large et en travers.

Il se mit à chercher une voie d'accès à l'aire des simorghs, mais hélas n'en découvrit point. Il se jeta à terre pour se prosterner, posant son front sur le sol, suppliant Dieu de lui rendre son fils qu'il croyait mort. Sa prière fervente fut immédiatement exaucée. Le simorgh, du haut de son rocher, aperçut Sâm et ses compagnons et comprit leur désir. Il s'adressa à Zâl:

- Je suis le père nourricier qui t'a élevé. Je t'ai donné le nom de Dastan-Zand. Ton père, le roi Sâm, est venu te chercher. Maintenant, il convient que je te prenne dans mes serres et que je descende te déposer paisiblement auprès de lui. Je ne te quitte pas en ennemi : je te guide vers le trône royal. Ta présence ici est un honneur pour

moi mais ta véritable place est au palais de ton père.

Le simorgh déploya ses ailes, saisit Zâl et le déposa auprès de son père, qui, en le voyant, geignit d'émotion. Il affirma au roi des oiseaux en quel très grand honneur il tenait sa justice, sa force, sa sagesse et sa majesté.

Il semblait à Sâm qu'il vivait un tel instant de bonheur qu'il ne pouvait s'en trouver qu'au paradis ; il descendit de la montagne, demanda pour son fils des vêtements royaux dont il l'enveloppa en lui disant:

- Je veux réaliser tous tes désirs.

De l'armée jaillirent des hurlements de joie, partout on entendait le tintement des clochettes d'or, le galop des cavaliers et, au comble de la félicité, tous reprirent le chemin du retour vers la capitale. De Zabul, on envoya des messagers à l'empereur Manoutchehr afin que lui fût contée l'histoire de Sâm et de Zâl.

Nozar, son fils, fut chargé d'aller chercher Sâm et Zâl et de les accompagner jusqu'au palais royal.

Lorsqu'ils arrivèrent auprès de Manoutchehr, le roi congratula le père et le fils. Son cœur se réjouit à la vue de Zâl et il ordonna qu'on lui apprît l'art de la guerre, la tradition, les coutumes, tout ce qu'un prince doit savoir car, jusqu'à présent, Zâl ne connaissait que le simorgh, son aire, la montagne où il avait vécu et son ignorance était totale.

Sâm dit:

- Je lui ai promis de ne laisser aucun de ses désirs inassouvis.

Le roi l'en félicita et organisa une fête somptueuse. Il offrit des chevaux arabes avec des harnachements d'or, des épées venues d'Inde et enchâssées de pierres précieuses, du lin, des fourrures, de l'or, et des esclaves venant de Rome distribuèrent des breuvages dans des coupes étincelantes de pierreries.

Lorsque la fête toucha à sa fin, le roi édicta un décret : De la mer de Chine jusqu'à l'océan Indien, du Zabulestan jusqu'aux confins de Bost, tout le territoire appartiendrait à Sâm, et on hissa un palanquin sur le dos d'un éléphant pour que Sâm et Zâl puissent revenir dans leur royaume.

Au fil du temps, Zâl apprit l'art de gouverner et de faire la guerre. Lorsque Sâm partit pour celle du Gorgzaran et de Mozendaran, il laissa le trône en régence à son fils.

Le fils de Sâm régna sur Zabul pendant quelque temps au contentement de tous, jusqu'au jour où il se mit à se languir de son père. Il réunit les sages et leur confia le pouvoir puis, accompagné de ses chefs de garde et de ses troupes, il prit la direction du Kabulistan. Lorsque le roi de cette contrée, nommé Mehrâb, apprit la présence de Zâl dans sa région, il alla à sa rencontre et fut accueilli par lui. Un repas grandiose fut ordonné et ils festoyèrent gaiement. Alors que Mehrâb étudiait le fils de Sâm, son cœur s'esbaudissait car il reconnaissait en lui un

preux. Quand Mehrâb quitta le festin de Zâl, ce dernier s'adressa à ses compagnons en leur disant :

- Je n'ai encore jamais rencontré un homme tel que Mehrâb, nul n'est plus courageux que lui.

L'un des assistants confirma les paroles de Zâl et lui conta que le roi avait une fille dont le visage, plus brillant que le soleil, était digne du paradis ; son corps était comme la lune, ses cheveux comme le musc. Zâl, entendant ces paroles et sans même l'avoir vue, en tomba amoureux fou. La nuit il veillait avec les étoiles et son âme était triste en pensant à sa bien-aimée.

Un jour, le roi de Kabul se rendit sous la tente du roi de Zabul. Celui-ci l'accueillit avec grâce et, à son tour, Mehrâb invita Zâl. Ce dernier couvrit Mehrâb de présents mais prétextait que ses hommes buvaient avec intempérance pour éluder l'invitation. Mehrâb, au fond de son cœur, reconnut cette délicatesse et s'en retourna. Les compagnons de Zâl, une fois de plus,

exprimèrent leur admiration pour Mehrâb et les conversations reprirent avec tant de feu sur la beauté de l'astre qui ornait sa demeure que Zâl, éperdu d'amour, en perdit toute sagesse. Les jours passaient et Zâl était constamment en proie du mal d'amour mais ne voulait rien laisser deviner, ainsi était-il toujours confiné à sa solitude. Un jour, le roi Mehrâb, au retour d'une visite à Zâl, se rendit à Shabestan où brillaient deux astres: Sine Dokht, son épouse, et Rodâbah, sa fille. Rodâbah, fraîche comme un jardin de fleurs brillantes et parfumées, vint à sa rencontre en compagnie de sa mère; Mehrâb, en les voyant, loua le nom du Seigneur. Sine Dokht demanda:

- Comment est-il, ce prince aux cheveux blancs, le fils de Sâm? Comment sont sa figure, sa tournure? Parle-t-il du trône ou du simorgh et de son aire ?

Mehrâb lui répondit :

- Il n'est aucun preux au monde qui puisse lui être comparé. Il a le cœur d'un lion et la force

d'un éléphant, sa générosité est égale à celle du Nil. Comme roi, il distribue de l'or, comme général, il fait tomber les têtes. Ses cheveux sont blancs mais son jeune visage brille comme le soleil.

Alors que Rodâbah écoutait ses paroles, ses joues s'empourprèrent de la couleur d'une grenade mure. A partir de ce jour, elle fut, elle aussi, victime du mal d'amour et son âme ne put trouver quiétude.

Un sage philosophe du temps jadis n'a-t-il pas dit qu'il ne faut jamais parler des hommes en présence des femmes ou des jeunes filles?

Rodâbah avait auprès d'elle cinq servantes fidèles et dévouées à qui elle confia son secret, leur demandant de l'aider en ces circonstances. Les servantes demeurèrent étonnées et dirent:

- O plus belle d'entre les belles, tous t'adorent, de l'Inde jusqu'à la Chine, et te comparent à la lune et aux étoiles; tu es le joyau du palais de ton père. Comment pourrais-tu

prendre dans tes bras celui que les bras de son père ont rejeté? Il a été élevé par l'oiseau des montagnes...

Rodâbah, en colère, les fit taire et leur dit :

- Mon cœur n'a plus d'étoiles. Comment peut-il être heureux sans la lune? Zâl est mon corps et mon âme.

Les fidèles servantes comprirent ainsi son secret par toute la tristesse et la mélancolie dans sa voix; elles essayèrent de la consoler et par-dessus tout, lui conseillèrent de bien celer son secret. Elles lui promirent de guider Zâl auprès d'elle, sa mie.

A cette même époque, le printemps était apparu. Zâl avait placé son camp au bord de la rivière. Les servantes de Rodâbah se rendirent sur l'autre rive pour y cueillir des fleurs. Zâl, de loin, les aperçut et s'enquit à leur propos. On lui répondit qu'elles étaient les servantes de Rodâbah. C'est à ce même instant qu'un canard sauvage prit son essor et Zâl, saisissant son arc,

tira sur l'oiseau en plein vol, qui tomba sur l'autre rive. Il ordonna à un esclave d'aller quérir le gibier abattu. L'homme prit une barque et traversa la rivière. L'une des servantes s'approcha de lui et lui demanda le nom de l'archer qui avait tiré cette flèche. Il lui fut répondu qu'il s'agissait du fils du roi Sâm, Zâl, le prince de Zabul. Les servantes demeurèrent étonnées par sa beauté et son habileté, et dirent :

- Il n'a jamais été créé au monde une plus belle figure de paradis si ce n'est celle de Rodâbah notre princesse.

L'esclave revint et Zâl lui demanda de lui rapporter les propos échangés avec les servantes de Rodâbah. Les ayant appris de la bouche de son esclave, il s'en sentit le cœur tout rajeuni et réconforté. Il fit prier aux servantes de venir à lui et elles lui chantèrent le lot de toutes les qualités de leur maîtresse.

Zâl leur offrit de l'or et des bijoux, il leur remit pour la princesse l'anneau qu'il avait reçu

du roi Manoutchehr. Les servantes, ravies, lui promirent de réjouir son cœur en lui faisant rencontrer Rodâbah.

La princesse, qui attendait ses servantes, tenait son regard fixé sur leur chemin de retour et les battements de son cœur semblaient scander leurs pas. Aussitôt arrivées, elles lui contèrent toute la rencontre. La princesse, riant et heureuse comme la lune au firmament, ordonna que le soir même on fit savoir à Zâl que la fille de Mehrâb se desséchait du désir de le voir.

La journée d'attente prit fin lorsque le soleil se refugia dans l'obscur abri de la nuit. Zâl partit alors vers l'amour et l'espoir.

Rodâbah, du haut de la tour du château, ne quittait pas des yeux le chemin que devait prendre Zâl. Dès qu'elle l'aperçut, elle éleva la voix pour lui souhaiter la bienvenue et, à sa vue, Zâl rajeunit deux fois plus, et fut deux fois plus enivré d'amour. Rodâbah fit glisser ses longs cheveux vers le sol afin que Zâl puisse s'en servir

pour monter vers elle mais les mains de son bien-aimé, pleines d'amour, les caressèrent et ses lèvres les baisèrent. Le prince prit alors une corde au nœud coulant accrochée à sa selle, la projeta vers la tour de sa princesse et, en un instant se trouva auprès d'elle.

Les deux jeunes gens, ivres de joie et d'amour, entrèrent dans la chambre. Rodâbah regardait Zâl timidement du coin de sa prunelle, ils se sentaient éperdus d'amour l'un pour l'autre et ils se firent des serments éternels.

Zâl dit alors :

- Manoutchehr et Sâm seront en colère, mais moi, je ferai tout au monde pour que tu sois mon épouse.

Elle s'écria :

- Que Celui qui créa les deux mondes soit témoin de ma promesse, personne d'autre que toi ne règnera sur mon cœur.

Plus l'amour grandit, plus s'efface la raison.

Ainsi s'enfuit la nuit, l'aurore colora les monts de Kabul, les coqs chantèrent et le soleil chassa les ténèbres. Leurs cils se mouillèrent de larmes. Zâl détacha la corde et quitta le château. Il enfourcha son cheval et rentra au camp.

Dès son arrivée, il fit convoquer ses sages et ses officiers de garde et les mit au courant de son secret en leur demandant leur aide. Un lourd silence pesa sur l'assemblée. Comme le roi Mehrâb était l'un des descendants de Zohak ³³, les sages redoutaient la colère de Manoutchehr et de Sâm. Zâl savait bien pourquoi les sages se taisaient et il leur demanda s'ils entrevoyaient une solution à son problème. Ceux-ci lui prêchèrent la patience et lui dirent que Mehrâb, malgré sa race, était un homme digne et valeureux. Ils proposèrent, comme étant la meilleure issue, d'écrire à Sâm une missive. Zâl fit donc venir le scribe et lui dicta les mots suivants : « J'envoie à mon père des salutations et je loue son nom »,

³³ Ville de la vallée de Bamyan d'où est issue cette dynastie, ennemie de celle de Manoutchehr. (N, des T.)

ensuite : « O toi, à qui le mérite a valu le trône et la couronne! Tu connais ce que fit de moi le destin depuis ma naissance: faisant vivre mon père comme un roi et me plaçant sous l'aile d'un simorgh de l'Hindu Kush. Au lieu de lait, je fus nourri de sang, jusqu'à ce que je descendisse de l'aire vers le trône. A présent, mon destin m'a entraîné dans une situation dont je ne puis m'ouvrir qu'à un proche. Je suis pris dans les lacs de l'amour et c'est de Rodâbah, la fille de Mehrâb, qu'il s'agit. Mes nuits sont obscures où je veille sous les étoiles qui sont mes compagnes et auprès de la rivière, ma mère. La montagne m'est témoin que le roi m'avait promis de combler tous mes désirs. »

Lorsque la lettre parvint à Sâm, sa pensée s'alourdit de tout le chagrin de son cœur et il dit:

- Il n'est pas étonnant qu'un être élevé par le géant des oiseaux exige l'exaucement de ses désirs.

Il appela auprès de lui ses sages et, parmi eux, les mages cherchèrent à percer le secret de l'avenir en étudiant les constellations.

Ils dirent :

- L'enfant qui naîtra de leur union sera un grand parmi les grands. Il renversera les malveillants; de Saksâr et Mozendaran il ne laissera pas de trace et fera trembler la terre par la puissance de sa massue. Il sera le frère ennemi des ennemis et deviendra le bienfaiteur de sa patrie.

Sâm éprouva une grande joie en entendant cette prédiction et envoya à son fils un message. Zâl apprit ainsi le consentement de son père, il fallait donc à présent obtenir le consentement de Manoutchehr, et Zâl était plein d'espoir.

Un jour qu'elle apportait une lettre à Rodâbah de son ami, une femme qui entremettait des messages entre les deux amoureux, éveilla les soupçons de Sine Dokht. Celle-ci s'informa et apprit que Zâl et Rodâbah avaient passé toute une

nuit ensemble à parler et à échanger des promesses. Elle se sentit impuissante et ne put même pas proférer une parole. Elle éprouva une grande angoisse à l'idée que Mehrâb pouvait apprendre ces faits. Celui-ci, la voyant en tourment, s'enquit tant et tant de sa peine que Sine Dokht lui raconta toute l'histoire. A la fin du récit Mehrâb, enflammé de colère, porta la main à son épée et son visage prit la couleur du lapis-lazuli.

Sine Dokht fondit en larmes et, tout en pleurant mais sans perdre sa grande sagesse, arriva à calmer son époux. Quand Manoutchehr, à son tour, eut vent de la nouvelle, il en fut chagriné et envoya Nozar auprès de Sâm afin de l'informer de passer le voir avant de rentrer à Zabul. Sâm fut très heureux de revoir Nozar et il se mit en route pour rendre visite à Manoutchehr qui vint à sa rencontre suivi de son armée, et l'accompagna jusqu'au palais. Il lui demanda des nouvelles de la guerre de Mozendaran; Sâm à son tour, lui raconta ses succès mais comme le nom

de Mehrâb ne franchit pas les lèvres de Manoutchehr, il n'en parla pas non plus.

Quelques jours plus tard, avant même que Sâm n'eût dit une parole, le roi Manoutchehr le fit venir auprès de lui et lui dit :

- Voici venu le moment de débarrasser la terre de l'œuf du dragon. Va, écrases Mehrâb et détruis le Kabulistan.

Sâm écouta cet ordre sans broncher mais profondément étonné et, sans qu'une parole au sujet de son fils ne fut prononcée, il prit le chemin du Kabulistan.

Zâl, apprenant cette nouvelle, à son tour se rendit auprès de son père. Il évoqua le passé et lui rappela sa promesse. Un double fardeau pesait alors sur les épaules du maître de Zabul: la promesse faite à son fils et l'ordre du roi Manoutchehr à qui il devait obéissance. Sâm, d'abord paralysé par ce dilemme et après avoir longuement réfléchi, pria son fils de se rendre auprès de Manoutchehr dans l'espoir que, peut-

être son habileté et sa jeunesse pourraient convaincre le roi de revenir sur son ordre destructeur.

Zâl loua la sagesse de son père. Le scribe convoqué écrivit sous la dictée de Sâm:

«Du très obéissant guerrier à la grande massue au roi des rois Manoutchehr, la conquête de Gorgzaran et de Mozendaran sur l'ordre du roi témoigne de ma fidélité à son égard. Je rappelle au roi qu'il a été lui-même témoin de ma promesse faite à Zâl, mon fils. Je l'envoie porter cette missive afin que lui-même révèle son secret. Que le roi fasse respecter la parole d'un guerrier et que le contempteur de l'ennemi ne devienne pas un violeur de serments. »

Zâl, en vrai fils de simorgh, sauta en selle et partit au galop auprès de Manoutchehr, afin de faire la preuve de son habileté qui, en dernier ressort, devait amener le roi des rois à purifier son cœur de sa haine contre Mehrâb, apporter le

message de Sâm et lui parler de son amour pour Rodabâh.

Quand les nouvelles parvinrent à Kabul, Mehrâb s'enflamma de colère contre Sine Dokht et il la mit au courant des projets meurtriers de Manoutchehr dont Sâm devait être l'exécuteur.

Sine Dokht répliqua que si Mehrâb lui donnait l'autorisation d'aller voir Sâm, elle se faisait fort de le faire renoncer à venir guerroyer au Kabulistan.

Sine Dokht partit donc comme l'envoyée de Mehrâb auprès de Sâm, munie d'un grand nombre de présents et, tel un guerrier chevronné et plein de sagesse, elle tint à Sâm très abattu des propos apaisants qui le réconfortèrent. Lui-même lui affirma sous serment que jamais il ne détruirait Kabul ni ne massacrerait ses habitants. Sine Dokht, toute heureuse, s'en revint à Kabul pour annoncer à Mehrâb l'heureuse issue de ses pourparlers: Sâm, très prochainement,

reviendrait à Kabul en hôte vénéré et non pas en ennemi.

Zâl arriva au palais de Manoutchehr et le salua en louant son nom. Ce dernier, en prenant connaissance de la lettre de Sâm, convoqua ses mages afin qu'ils scrutassent les étoiles pour les interroger. Pendant trois jours ils observèrent au ciel l'étoile de Rodabâh et de Zâl et, finalement, ils la jugèrent de bon augure. Le roi en fut rasséréné et ordonna de soumettre les capacités de Zâl à l'examen de ses sages. L'un d'entre eux lui posa la question suivante:

- Je cherche les douze cyprès d'où de chacun partent trente branches.

Un autre dit :

- Je cherche deux nobles chevaux, rapides comme le vent, dont l'un serait noir comme un lac profond et l'autre blanc comme un cristal brillant; tous deux galopent mais ne se rencontrent jamais.

Un autre, encore, lui demanda :

- Connais-tu les trente cavaliers qui, lorsqu'ils passent près du roi, perdent un compagnon, et qui sont à nouveau trente si on en fait le compte?

Le quatrième l'interrogea ainsi :

- Il existe une prairie pleine de ruisseaux et de fleurs. Un homme s'y rend avec une faucille bien tranchante et coupe à la fois les herbes sèches avec les herbes fraîches sans prendre garde ni aux pleurs ni aux gémissements. Où est cette prairie, qui est cet être?

Le cinquième lui dit :

- Que sont ces deux cyprès qu'un oiseau a choisi pour y nicher? Pendant le jour il est posé sur l'un et la nuit sur l'autre. Quand il quitte l'un, celui-ci se flétrit et quand il niche sur l'autre un parfum de musc s'en dégage, l'un verdit toujours, et l'autre se dessèche.

Le dernier sage, enfin, lui posa l'ultime question:

- Quelle est la cité abandonnée par ses habitants, partis dans le désert, où soudain le vent s'élèvera et fera disparaître les plus hauts bâtiments dans une nuée de poussière?

Zâl réfléchit, puis répondit :

- Une année se compose de douze mois et chaque mois compte trente jours et ainsi tourne l'univers.

- Nuit et jour se succèdent et ne se rencontrent jamais. Ainsi passe le temps.

- Tu as parlé des mois mais tu ne signales pas que, parfois, il manque un jour.

- Le temps est le faucheur et nous sommes les herbes qu'il coupe; le ciel ne tient compte ni de la vieillesse ni de la jeunesse, et n'écoute ni pleurs ou gémissements.

- Les deux cyprès sont les deux membres de l'univers. L'oiseau dont tu me parles est le soleil qui porte notre espérance et notre angoisse. La cité est celle du Jugement dernier, le désert est

notre monde plein de trésors et de commodités
mais aussi plein de souffrance et de détresse;
quand la mort s'élèvera, tous reviendront vers la
cité éternelle.

Le roi et son entourage se réjouirent en
entendant les réponses de Zâl.

Une grande fête fut ordonnée au cours de
laquelle se succédèrent musique, danses et jeux.

Le lendemain, quand l'univers redevint
brillant comme la montagne de Badakshshan³⁴,
Zâl boucla sa ceinture et se rendit auprès du roi
des rois.

Celui-ci donna l'ordre aux guerriers et aux
lutteurs de se rendre sur la grande place et Zâl les
y rejoignit. Les jeux recommencèrent où Zâl fut
le vainqueur de toutes les épreuves.

Après cela, Manoutchehr donna à la lettre de
Sâm la réponse que Zâl espérait et il envoya à son

³⁴ Ville située dans une vallée de l'Hindu Kush dans
la région nord-est de l'Afghanistan (N. des T.)

père le messenger, lui-même ne prenant que le lendemain le chemin de retour.

Lorsque le messenger arriva auprès de Sâm, celui-ci envoya à la ville de Kabul l'ordre d'allumer au palais la torche des réjouissances et de communiquer la bonne nouvelle à Mehrâb, Sine Dokht et Rodâbah.

Zâl rejoignit son père et lui rapporta les propos échangés au palais de Manoutchehr. Ils le firent savoir à Kabul où commencèrent les préparatifs de noce: le palais fut illuminé, resplendissant comme un paradis, et le trône d'or fut apporté.

Rodâbah, elle aussi se prépara pour le mariage et d'un bout à l'autre, toute la ville de Kabul fut comme un Eden retrouvé où toutes les traditions des aïeux furent mises à l'honneur.

Le roi et la lune³⁵ s'assirent sur le trône et moult présents furent distribués au peuple.

C'est ainsi que la fille du roi de Kabul devint l'épouse du prince de Zabul et que leur amour et l'amitié entre leurs peuples entrèrent dans les annales de l'histoire comme une légende exemplaire.

³⁵ Au cours du mariage, le marié est toujours appelé « roi » et la mariée « lune ». (N. des T.)